

SUR L'ORIGINE DES CANARIENS PREHISPANIQUES

(ÉTUDE COMPARÉE)

PAR

ATTILIO GAUDIO

De la Société d'Ethnographie et de la Société des Africanistes de Paris.

I

L'HOMME DE CRO-MAGNON AUX CANARIES?

1.—*Inscriptions.*

Un erudit curé (D. Aquilino Padrón) qui se promenait un jour de l'an 1873 parmi les rocs basaltiques et déchiquetés de l'île de Fer, découvrit d'étranges signes gravés le long d'une énorme paroi rocheuse, très isolée des centres habités et surplombant la mer.

Il crut tout d'abord à un hasard de la nature; mais lorsqu'il vit que certains signes se répétaient sur des surfaces sur lesquelles aucun indice d'érosion n'était visible, il pensa à la main de l'homme. Il découvrit en plus aux pieds de cette falaise de grosses pierres taillées qui formaient comme un cercle de sièges. Dans de petites grottes adjacentes il trouva quelques fragments de poteries, des ossements et des restes de foyers. Il s'agissait donc vraisemblablement d'un centre de vie des anciens autochtones.

Le bon curé soupçonna que quelque chose d'important se cachait sous ces signes bizarres. Il ne pouvait cependant s'imaginer qu'il avait découvert la première page d'une bibliothèque rupestre guanche

qui allait prouver par la suite que les insulaires des Canaries avaient connu l'écriture et que, par cette écriture, on parviendrait aussi à connaître la langue de ce peuple.

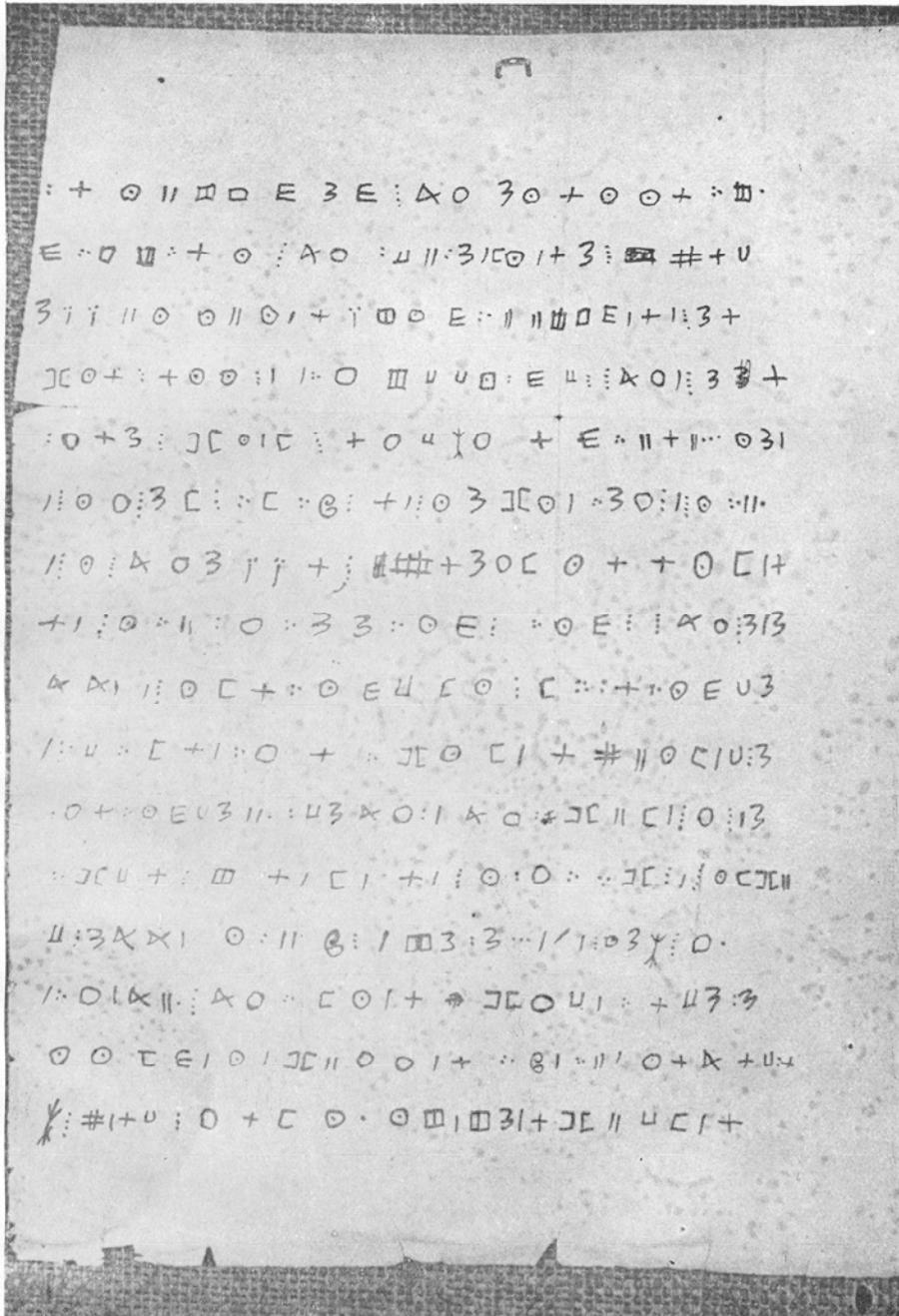
D'autres inscriptions furent ensuite trouvées à l'île de La Palma et à l'île de la Gran Canaria.

La grande variété des signes retrouvés devait intriguer les épigraphistes pendant près d'un siècle. Ce n'est que récemment qu'on est parvenu, par des méthodes scientifiques, à grouper les signes différents d'après leur analogie alphabétique et à obtenir ainsi un premier résultat sur la voie de leur classement. De là, on a commencé un patient travail comparatif pour rattacher ces groupes d'inscriptions aux alphabets anciens déjà déchiffrés. Le canariologue autrichien Prof. Dominique J. Wölfel, consacra la plus grande partie de sa vie à cette tâche. Il parvint à constituer un véritable corpus qu'il appela *Monumenta linguae canariae*. Malheureusement aucune subvention adéquate ni aucun éditeur n'ont permis jusqu'à l'heure actuelle la publication de cet ouvrage capital pour une connaissance plus complète de l'écriture canarienne.

Ses études comparées l'ont amené à reconnaître quatre sortes d'écriture que l'on aurait pu directement relier à d'autres en dehors des îles Canaries.

Le premier type se compose de spirales, sillons, lignes courbes, cercles et méandres que l'on retrouve assez fréquemment dans les inscriptions de l'âge du bronze en Europe occidentale et en Scandinavie, du même que dans certains pétroglyphes sahariens. Il s'agit surtout des inscriptions de Belmaco, dans l'île de La Palma, étudiées et récemment publiées par l'archéologue espagnol Luis Diego Cuscóy. On pourrait y voir des idéogrammes cabalistiques ayant peut-être une signification culturelle. La présence dans le même groupe d'inscriptions de certaines figures zoomorphes laisserait supposer une tentative de symboliser les principaux éléments qui étaient la base même de la vie purement pastorale des insulaires palmériens.

Le second type, ce sont des signes quelques peu mystérieux—dont un avec des traits parallèles horizontaux qui traversent un bâton central et vertical—des demi-spirales et des croissants et qui présentent cependant une étrange analogie avec des graffitis ligures, découverts dans les vallées italiennes de "Le Meraviglie" et de "Fontanalba".



Cette lettre écrite par un targui du Hoggar, en caractères «tiffinagh», permet aussi d'y retrouver un grand nombre de lettres identiques à celles des inscriptions canariennes.
Cliché Zöhner.



En haut: Momie canarienne encore enveloppée dans les bandes de cuir. En bas: Squelette d'un indigène cromagnoïde de la Grande Canarie. Museo Canario de Las Palmas. (Tous les clichés sont de J. Naranjo.)

Les archéologues italiens ont d'ailleurs supposé qu'il s'agissait là d'inscriptions rupestres d'origine libyque, avec des signes phonétiques appartenants à cette ancienne langue saharienne et transmis aux Ligures néolithiques par les Ibères.

Le troisième type, ce sont des signes alphabétiques directement identifiables avec l'écriture ancienne libyque.

Un quatrième type, dont la présence aux îles Canaries est quelque peu étonnante, est fait de signes idéographiques qui sont très proches ou même identiques à ceux de l'ancienne écriture crétoise.

Quelques autres signes idéographiques pourraient rappeler les pétroglyphes de la Haute Egypte où sont reconnaissables des barques nilotes.

Ce que l'on n'a pas encore réussi à savoir c'est si les anciens insulaires des Canaries écrivaient couramment l'ancien libyque, qui paraît être malgré tout l'écriture fondamentale, ou si ces inscriptions rupestres ont été gravées sur les rocs des îles par les membres des équipages phéniciens et plus tard puniques qui se rendaient régulièrement aux Canaries pour y charger les produits de la pourpre. Cela expliquerait aussi la présence des signes crétois étant donné le nombre d'égéens et de philistins embarqués sur la flotte marchande de Tyr.

2.—*La langue parlée.*

Pour ce qui est de la langue parlée nous savons sans équivoque possible que les Canariens parlaient différents dialectes, issus d'une même langue commune à tous les insulaires, mais qu'à l'époque de la conquête ces différenciations étaient si marquées d'île en île que les insulaires ne se comprenaient presque plus entre eux.

Que ces dialectes dérivait tous d'une même langue mère apparut vite comme évident aux chroniqueurs de la conquête et aux quelques prêtres à l'âme de chercheurs qui commencèrent à recueillir un peu de vocabulaire indigène. Ils s'aperçurent que l'analogie des mots employés dans chaque île pour déterminer un même objet ainsi que leur racine, leur étymologie et la construction des phrases prouvaient une source commune. Mais quelle était cette source?

Pendant des siècles et des siècles nombre d'historiens et de linguis-

tes entreprirent de la déterminer, et leurs tentatives se heurtèrent toutes à un écueil apparemment infranchissable. En effet, les chercheurs qui tatonnaient dans diverses langues étaient brouillés de plus en plus par les théories des partisans de l'Atlantide qui attribuaient automatiquement à la langue canarienne une étroite parenté avec les anciennes langues améro-indiennes.

Les déductions du savant consul français Berthelot devaient ramener les recherches sur leur véritable terrain scientifique. C'était du côté de l'Afrique et non de l'Amérique qu'il fallait chercher. La découverte des origines linguistiques aurait fatalement fait découler la découverte des origines géographiques et ethniques des Canariens, étant donné que la langue mère propre à tous les insulaires prouvait la filiation à une civilisation commune. Les modifications dialectales devaient être attribuées à l'état d'isolement dans lequel avaient vécu les insulaires depuis le peuplement de l'Archipel ainsi qu'au manque de communications entre les îles. Le nombre de siècles—se chiffrant par millénaires—qui doivent s'être écoulés, depuis la première migration et la conquête par les Européens, justifie encore davantage ces altérations linguistiques par rapport à la langue mère.

Berthelot réussit à collectionner plus de 1.000 mots canariens, pêchés un peu partout dans les chroniques de l'époque de la conquête et dans les manuscrits des voyageurs précédents. Il établit ainsi un glossaire, composé de 200 substantifs, 38 noms de nombres, 467 noms de lieux et 242 noms propres. Se penchant sérieusement sur ce recueil initial, mais très consistant, les linguistes purent, entre le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle, poursuivre leurs études comparées. Après cinq siècles d'incertitude et de suppositions le plus souvent fantaisistes et osées, nous sommes à l'heure actuelle parvenus à établir que la langue mystérieuse parlée par les anciens insulaires des Îles Canaries était une langue hamito-sémitique, issue du libyen et apparentée donc par filiation à certains dialectes berbères d'Afrique du Nord et du Sahara.

3.—*L'Éthnographie et l'Anthropologie.*

L'éthnographie comparée et l'anthropologie venaient confirmer, en partie, les théories linguistiques, et l'origine libyco-berbère des Guanches semblait par là pleinement reconnue.

Au début l'examen des crânes et des momies guanches amenait l'anthropologue Verneau à reconnaître à la première des quatre couches ethniques canariennes une origine Cro-Magnon, ce qui pourrait faire songer à un substratum archaïque indigène d'origine paléolithique, précédant toutes les autres cultures canariennes superposées.

La théorie de Verneau, suivant laquelle les hommes de Cro-Magnon auraient fait des Canaries leur dernière étape dans leur grande migration du centre de l'Europe occidentale vers l'Afrique, trouva un écho dans celle de Wölfel, qui reconnaît que c'est cette même race qui a constitué la première couche culturelle des îles, celle de la pierre polie et des habitats troglodytes. L'anthropologie française avait déjà admis cette possibilité et elle avait reconnu notamment le parallèle entre les Cro-Magnon de l'Afrique du Nord et ceux de l'Archipel Canarien.

A la suite de longues recherches, Boule, Vallois et Verneau se sont rencontrés pour admettre que les squelettes fossiles trouvés en 1928-29 par Arambour dans l'abri sous roche de Afalou, au sud de Bougie, sont à rattacher au type de Mechta-el-Arbi. Ce dernier présente des ressemblances indiscutables avec l'homme de Cro-Magnon, dans le squelette des membres et, surtout, dans l'index céphalique.

En 1935 R. Vaufrey, dans une note publiée dans "L'Anthropologie", faisait écho à son tour à la théorie de Verneau et réaffirmait la liaison directe entre le type Cro-Magnon d'Afrique du Nord et celui des îles Canaries, le deuxième apparenté au premier. Vaufrey ajouta en outre que l'occupation des Canaries par les premiers cromagnoïdes ne pouvait être considérée comme antérieure à la période holocène.

C'est une pointe perdue des troglodytes magdaleniens qui aurait poussé, d'après la théorie de Verneau, jusqu'aux Canaries alors inhabitées. Nous ignorons comment ils ont pu y arriver et en quel nombre, et même si la première parution de l'homme dans l'Archipel est due vraiment à ces Cro-Magnon d'Afrique du Nord et si ce sont eux qui ont formé la première couche ethnique proto-guanche cavernicole. On ne pourrait, dans le cas où cette théorie serait exacte, que regretter le pouvoir abrutissant que les conditions du milieu paraissent avoir exercé sur eux qui, de grands artistes riches en génie inventif

qu'ils étaient, ont reculé, oubliant tout de leur stade précédent pour retomber dans une existence animale et insignifiante.

Ce n'est plus par supposition et par vague théorie que l'on aborde cependant la présence aux îles Canaries de la deuxième couche ethnique, la néolithique et qui a d'ailleurs procédé à "la néolithisation" intégrale de l'Archipel. Cette migration, relativement tardive par rapport au substratum cro-magnoïde, et qui paraît être d'ailleurs une suite des vagues de peuplement échelonnées sur des siècles nombreux, a été une branche des anciennes civilisations néolithiques méditerranéennes, dont le foyer originaire étaient la vallée du Nil, la Palestine, la Syrie et la Mésopotamie.

Ces mêmes civilisations, qui entre le VII^{ème} et le III^{ème} millénaire av. J. C. devaient couvrir presque entièrement les trois rivages asiatique, africain et européen de la Méditerranée, ainsi que les îles Égéennes, la Sicile, Malte, la Sardaigne, la Corse et les Baléares, étaient probablement celles de peuples de souche ouralo-altaïque (ou turanienne) dont l'anthropologue italien Sergi (auquel se sont ralliés la plupart des savants modernes) voit s'avancer en deux directions la vague migratoire. En seraient issus 1) les Libyens (dont une survivance certaine est celle des Touaregs actuels), et 2) les Ibères (dont une survivance extrême, mais mélangée d'autres éléments, pourrait être représentée par les Basques actuels), les Ligures et les Sicanes (ces deux derniers étroitement et indiscutablement apparentés).

Pour mieux saisir les origines des principaux aspects de la culture néolithique canarienne, il n'est pas inutile de jeter un regard sur ces peuples méditerranéens qui tiennent le fil conducteur. Le plus passionnant et le plus mystérieux est sans doute celui des Libyens.

II

LE PEUPEMENT NÉOLITHIQUE.

1.—*Les Libyens.*

Avec l'introduction de la culture néolithique en Afrique du Nord, le Sahara septentrional devient, au point de vue ethnique et par conséquent anthropologique, une plaque tournante africo-méditerranéenne. C'est là que commence l'histoire de l'Afrique du Nord, té-

moignée par des inscriptions, mentionnant des peuples venus de la mer (d'après la tradition égyptienne) et des négroïdes venant du sud (d'après la tradition classique) et dont l'histoire s'identifie ainsi progressivement avec l'histoire des Libyens proprement dits.

De ces inscriptions, qui ouvrent une nouvelle page du cycle de la vie humaine nord-africaine, la plus ancienne et peut-être même la plus importante, est celle de la stèle de Kharnak et d'autres monuments égyptiens de la 14^{ème} dynastie (environ 1400 av. J. C.) où sont cités et représentés parmi de nouveaux envahisseurs de la vallée du Nil, des Libyens aux cheveux blonds et à la pigmentation claire, appelés "lebù" et qui étaient guidés par un roi du nom de Maourmonion. Après les Egyptiens pharaoniques, qui, pendant plus d'un millénaire, devaient garder des relations très suivies avec les Libyens, presque tous les grands chroniqueurs classiques grecs et romains traitent le sujet libyen. Nous pouvons puiser notamment aux documents d'Herodote ou de Strabon, de Diodore de Sicile ou de Pausanias, de Ptolomée ou de Plutarque ou encore de Pomponio Mela. Mais combien de points obscurs, de mystères et de problèmes passionnants renferme l'histoire de ce peuple nord-africain qui a été le seul à vanter une civilisation du désert et une tradition ininterrompue de liberté et de fierté, pas encore éteinte! Ce sont ces Libyens qui ont donné à l'Égypte le plus haut de ses dieux, le dieu-soleil Ammon à tête de bélier. Ce sont eux qui ont donné à la mythologie phénicienne la déesse Tanit dont le culte était en grand honneur à Carthage.

Dans le premier millénaire av. J. C., lorsque les premiers Tyriens débarquèrent en Tunisie et posèrent les pierres de cette ville qui aurait dû devenir la reine des mers la plus redoutable, une des plus pures peuplades libyennes s'était établie de façon sédentaire à mille kilomètres à l'intérieur du Sahara, au Fezzan. C'étaient les Garamantes légendaires, fougueux conducteurs de chars de guerre et de rapides destriers, représentés sur tant de gravures rupestres sahariennes. Les vestiges de ces Garamantes, qui gisaient sous les sables de l'oued El-Agial et de la cuvette de Djermà, ont été finalement restitués à la lumière par les fouilles des missions archéologiques italiennes de ces dernières décades. On a libéré des dunes des habitants en pierre, des stèles et des nécropoles monumentales d'où furent exhumés les crânes et les squelettes qui permirent à l'anthropologue

Sergi de classer deux des quatre groupes reconnus comme étant de type dolicocephale de souche Cro-Magnon.

La parution de la plus ancienne langue écrite nord-africaine, l'ancien libyque, remonte aussi à l'époque de la civilisation garamante. Quoique son curieux alphabet géométrique soit connu dans la valeur de ses 29 lettres, les nombreux linguistes et épigraphistes modernes qui se sont penchés sur cette langue ne sont pas encore parvenus à l'interpréter. Pourtant, pour étrange que cela paraisse, l'ancien libyque est toujours une langue vivante, car elle est parlée et écrite par les Touaregs actuels, dans une forme glottologique très altérée et transformée par rapport à l'originale, le "tiffinagh". D'ailleurs la classe aristocratique targuie paraît être d'ascendance garamante assez directe.

Malgré cela et malgré le nombre impressionnant d'inscriptions bilingues libyco-puniques découvertes et toujours à l'étude en France, aucun essai comparé n'a donné de résultats positifs. L'espoir que le berbérologue italien Beguinot nourrissait, après avoir découvert lui-même plus de 200 textes épigraphiques, de traduire l'ancien libyque en berbère moderne, s'est évanoui à la suite des arguments contraires apportés par le sévère savant berbérologue français André Basset.

Ceux que cette énigme linguistique passionne, continuent à tâtonner, quoique l'on croie de plus en plus utile, du moins pour ce qui concerne l'alphabet, de se rapprocher des conclusions émises par l'éminent épigraphiste anglais A. Evans faisant dériver l'ancien libyque de la première écriture crétoise. D'ailleurs les relations millénaires entervenuës entre les peuples Égéens et les Libyens, qui empruntèrent aux premiers l'art perfectionné de la fabrication et de la décoration des céramiques et de l'armurerie, sont bien connues.

2.—*Les Ibères.*

Le long du rivage européen, s'étaient installés, face à leur cousins libyens, les Ibères et les Ligures. Sur de hauts-plateaux arides et ensoleillés, sur les hauteurs abruptes des montagnes qui dominaient la côte méditerranéenne des Pyrénées jusqu'aux Colonnes d'Hercule, des tribus de chasseurs débarquées d'Afrique du Nord, s'étaient éparpillées et établies. Elles avaient des noms différents, mais la

plus redoutable, étant donné leur esprit fanatiquement guerrier; était celle des Ibères, qui devaient ensuite laisser leur nom à toute la Péninsule.

Aidés par la stabilisation d'un climat tempéré, ils furent les premiers habitants de l'Espagne préhistorique, à vivre dans des maisons en pierres et en terre séchée, dédaignant la vie troglodyte de leurs prédécesseurs magdaléniens. Apportant d'Orient les premiers rudiments de la culture néolithique, ceux d'entre eux qui préféraient les paisibles occupations agrestes à la vie mouvementée et violente des chasseurs, défrichèrent les terres encore vierges, de Catalogne, de Castille, d'Andalousie, pour y cultiver l'orge et le millet. D'autres travaillaient la pierre dure des montagnes, dont ils façonnaient des utensiles agricoles et domestiques à l'aide d'un outillage lithique minuscule.

Pour la chasse ils s'armaient d'arcs et de flèches à pointes de silex; pour le combat de haches en pierre, de massues et de courts javelots, et se protégeaient alors par un bouclier rond lié au bras gauche. Leurs cibles préférées étaient les cerfs contre lesquels ils organisaient de véritables battues en commun. Certains se consacraient à l'élevage et erraient sur les hauts-plateaux avec leur troupeaux tout comme les bergers que l'on rencontre aujourd'hui couverts de peaux de brebis, un long bâton à la main, suivant sur les maigres pâturages de la "meseta" leurs chèvres et leurs moutons dirigés par les aboyements d'un chien.

Le chien a été d'ailleurs le seul animal domestique introduit en Espagne par les Ibères aux temps néolithiques.

Très fiers, aimant la liberté, ils ne toléraient aucun commandement, aucune autorité en temps de paix. Ce n'est qu'en cas de danger extérieur qu'ils choisissaient parmi les plus vaillants guerriers celui qui serait leur chef. De caractère brutal et rusé, ils étaient craints et connus parmi tous les Méditerranéens pour leur agressivité et leur manque d'hospitalité vis-à-vis des étrangers. Chacun de leurs villages était en lui-même, par sa position naturelle et les fossés et palissades qui le cernaient, une petite citadelle.

Leurs maisons présentaient presque toutes un plan géométrique. Il y en avait de complètement circulaires, d'ovaloïdes et d'autres encore en forme de croix grecque, dont chaque saillie formait une petite

pièce. Ils dormaient sur des peaux de bête non tannées, souvent de mouton, et s'en couvraient. Un vêtement très semblable au "tamarco" des Canariens, les couvrait le jour, et, tout comme les Libyens et les insulaires de Lanzarote et Fuerteventura, ils s'ornaient la tête de plumes. Les femmes étaient vêtues de longues tuniques serrées à la taille par une ceinture en cuir.

Privés de tout sens de l'organisation, aucune activité commerciale ou industrielle, ne serait-ce que sous forme embryonnaire, n'a existé chez eux. Encore moins ont-ils jeté les bases d'une société, avec des lois morales et civiques, à l'exemple des Libyens.

Cependant ils n'étaient pas dépourvus d'imagination artistique. Des Pyrénées à la Sierra Morena, ils ont peint, sur les parois de grottes, les scènes plus saisissantes de leur vie de chasse, où se groupent des chevaux, des taureaux et des cerfs avec les hommes et les femmes de leur époque, dans des figurations qui rappellent de près les gravures et certaines peintures schématisées néolithiques du Sahara et d'Afrique du Nord. Si la valeur artistique de ces dessins sur roche est loin d'atteindre le merveilleux degré de l'art magdalénien, il n'en est pas moins vrai qu'ils nous ont laissé là un témoignage fidèle et vivant de leur existence.

Leur esprit créateur s'est montré avec éclat dans la vannerie et dans la céramique. Pendant que les hommes partaient dans les bois à la recherche de gibier ou descendaient sur les côtes pour ramasser moules et escargots, les femmes ibériques fabriquaient les récipients dont elles avaient besoin. Elles tressaient des paniers pour différents usages, formes originales qui devaient être imitées plus tard par les potiers, d'où sortit le plus célèbre et typique exemplaire de la céramique péninsulaire, le vase campaniforme. Pour conserver l'eau et le lait, elles faisaient cuire à la flamme du foyer domestique des cruches en terre, généralement assez grossière, et nues. Pourtant, lorsque s'éveillait en elles le goût esthétique et l'envie de "faire quelque chose de beau", elles savaient travailler la terre brute et se servir habilement de leurs doigts et de leur légers poinçons pour créer des céramiques remarquablement façonnées et décorées qui gagnèrent une place respectable parmi les poteries néolithiques. Cette céramique ibérique suivit un cycle évolutif constant, notamment dans la variété et le genre et des peuples pelasgiques, jusqu'à atteindre,

au cours du premier millénaire av. J. C., une perfection de style permettant de la confondre souvent avec l'authentique céramique mycénienne.

Tout comme les Libyens, les Ligures et les Canariens, les Ibères ensevelissaient leurs morts dans des grottes funéraires et dans des tombes creusées dans le sol, mais revêtues de dalles.

Leur langue paraît avoir été très proche de la langue libyenne et ils adoptèrent, aussi par la suite, le même genre d'écriture. Elle aussi résista aux tentatives des épigraphistes, qui n'ont pu encore donner une signification valable aux mots formés avec les lettres de cet étrange et primitif alphabet.

3.—*Les Ligures.*

Dans le midi de la France et dans l'Italie nord-occidentale, se trouvaient à la même époque ces Ligures dont les origines et l'aire de diffusion géographique ont donné lieu à bien des controverses. Une des théories les mieux accréditées est celle qui veut qu'ils soient parmi les populations indigènes les plus archaïques de l'Europe sud-occidentale et celle dans laquelle l'unité néolithique méditerranéenne a trouvé son meilleur support. On prétend d'ailleurs qu'ils se trouvaient déjà en Europe, la Péninsule Ibérique incluse, à l'arrivée des Ibères.

C'est à un hasard heureux et assez récent que l'anthropologie doit ses plus sérieuses connaissances sur ce peuple lointain qui a habité notre sol. La chance favorisa un beau jour du dernier siècle deux chercheurs italiens qui se promenaient tranquillement dans une belle vallée de Ligurie. Apercevant une ouverture dans la colline, ils y pénétrèrent et parmi toutes sortes de cailloux et de branchages humides, se trouvèrent face à l'entrée d'une caverne dont ils ne voyaient pas le fond. Ce n'était que l'antichambre d'un ensemble de boyaux et de grottes au sol irrégulier et boueux jonchés des restes d'un grand foyer de vie humaine néolithique.

Une fois découverte, cette importante station préhistorique, nommée "Delle Arene Candide", fut soigneusement étudiée. La découverte la plus importante fut celle de plusieurs dizaines de squelettes qui, sortis de leur nécropole et étudiés aux laboratoires, permirent aux

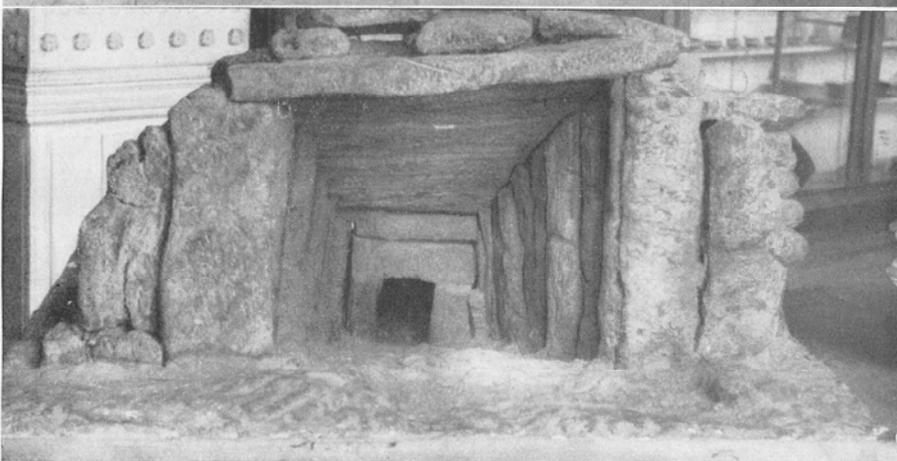
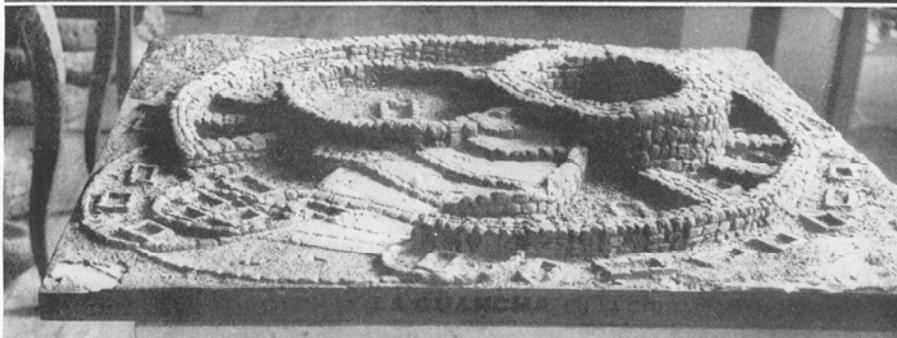
préhistoriens italiens de fixer le caractère dolichocéphale de ces premiers habitants de la Ligurie (abstraction faite de la race negroïde de Grimaldi qui après s'être établie en Ligurie bien avant nos Ligures, n'a pas laissé de traces durables de son cycle de vie aurignacienne, totalement éteinte au paléolithique supérieur).

Ces Ligures, dont les manifestations ont à peine effleuré le néolithique, n'ont connu les métaux et l'art du bâtiment même le plus rudimentaire, telles que des cabanes sur piloti, que, lorsque d'autres vagues d'étrangers sont venues les introduire chez eux, inaugurant l'âge du bronze et beaucoup plus tard celui du fer.

Ils devaient mener une existence très dure et le milieu défavorable, avec ses impérieuses nécessités alimentaires, ne devait pas être très propice à l'épanouissement de leur sensibilité. Tatoués en rouge comme les magdaléniens de la Dordogne, les Guanches des Canaries ou les Peaux-rouges d'Amérique, semblables à de grosses bêtes fauves se tenant sur deux pattes, couverts de peaux de bête et brandissant, menaçants, des haches en pierre et des frondes puissantes, les Ligures hantaient les forêts et les bords des torrents à la recherche d'ours, de loups et de sangliers. La nature des lieux était alors beaucoup plus sauvage que l'actuelle, car les plantes qui aujourd'hui en font le charme, l'olivier, la vigne et les agrumes, ne s'y trouvaient pas alors.

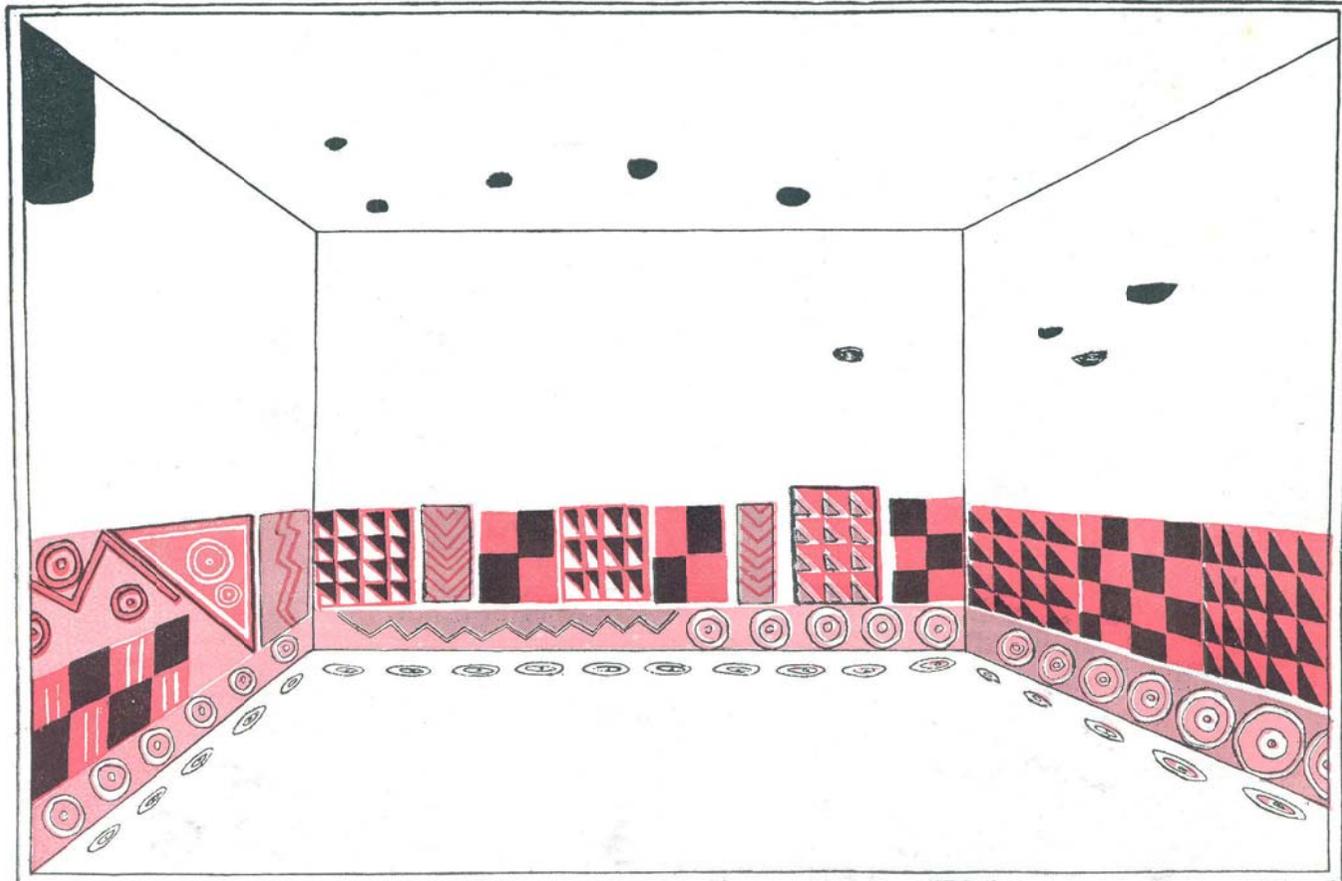
Ils communiquaient d'un sommet à l'autre par des cris et des sifflements et signalaient l'endroit où avait lieu une chasse heureuse par des colonnes de fumée. Sur ces feux qu'ils allumaient dans les clairières ou sur le rivage de la mer, ils rôtissaient les chairs fraîches des bêtes et après le repas, abandonnaient les ossements près des cendres pour remonter vers leurs cavernes en traînant les peaux. Leurs femmes les grattaient, les faisaient sécher, les coupaient et les cousaient pour en faire des nattes et des vêtements.

Ils complétaient leur menu par des baies et des glands sauvages, des fruits de mer et des poissons qu'ils pêchaient à l'hameçon, ainsi que d'une sorte de polenta qu'ils confectionnaient avec de la farine de céréales, comme de l'orge ou du seigle. Pourtant aucune trace de travaux agricoles n'a été retrouvée, ce qui laisse supposer qu'ils étaient incompetents en cette matière. Par contre ils étaient pasteurs et gardaient dans les vallées des troupeaux de bovidés, de chèvres et



En haut: Ruines de maisons particulières à plan géométrique de la ville royale de Gáldar (Grande Canarie).—*Au centre*: Maquette de la reconstitution idéale de la fameuse nécropole royale de Gáldar, indûment appelée par certains canariologues «La Guancha». Cette nécropole est nettement mégalithique par sa construction et néolithique orientale par son plan.—*En bas*: Reconstitution d'une habitation semi-troglodyte propre aux indigènes de l'île de Fuerteventura. Ce genre bizarre de demeure privée rappelle également certaines constructions mégalithiques de la péninsule ibérique et de grandes îles de la Méditerranée.

Museo Canario.



Reconstitution par calque et dessin des peintures pariétales géométriques qui décoraient l'intérieur de la «cueva pintada» de la ville royale de Gá.dar.

des brebis. Ils furent aussi les premiers Italiens et Français à connaître le chien et à l'accepter comme ami.

Ils fabriquaient de la vaisselle et des récipients d'utilité domestique, pétrissaient l'argile et le sable avec de l'eau, formaient l'objet à la main et en décoraient la surface avec des lignes et des rainures très simples à l'aide de petits coquillages, d'arêtes de poissons ou de burins. Plus rarement, ils incisaient des dessins plus étudiés, en utilisant des tampons. La cuisson était effectuée par la pose directe de l'objet sur le feu. Du bois ils faisaient des manches pour beaucoup d'objets domestiques et d'armes, surtout poignards.

Ils apprirent aussi à polir les pierres de travail et leurs armes en silex. L'emploi du triton comme corne pour appeler les troupeaux ou pour assembler les gens de la tribu était commun chez eux. Mais l'objet le plus étrange et de provenance mystérieuse qu'ils ont largement utilisé a été la "pintadera", tampon en pierre ou argile triangulaire, carrée ou circulaire, à motifs très variés qui servaient pour le tatouage à fleur de peau. Ces tampons portant des dessins pour la plupart géométriques, étaient identiques à ceux des Guanches des Canaries et des Indiens d'Amérique! Hasard fortuit de l'invention humaine ou relation transocéanienne à l'époque préhistorique? Nul ne saurait le dire jusqu'à présent.

4.—*L'homme néolithique aux Canaries.*

Cette vague de néolithisation "ancienne" qui a unifié la culture préhistorique des premiers peuples méditerranéens, aurait employé environ 4.000 ans pour progresser du Moyen-Orient et de l'Égypte, d'où elle est originaire, jusqu'aux îles Canaries, son étape ultime.

En effet, si l'on accepte comme point de départ l'industrie néolithique de Jéricho, découverte récemment, ainsi que celle de Jarmo, au nord-est de la Mésopotamie, l'analyse—au carbone 14—du matériel exhumé indique 6.700 ans avant notre ère, ce qui recule de presque trois millénaires la naissance du néolithique ancien, située jusque là vers l'an 4.300 av. J. C. (selon le foyer de Fayoun en Égypte, et le premier foyer d'une peuplade hamitique de Négadah, en Haute Égypte).

Par ailleurs, grâce aux travaux des spécialistes français Valois,

Balout et Vaufrey, et des archéologues espagnols Bosch-Gimpera, Pericot et Martínez Santa-Olalla, on sait avec certitude que la première manifestation du néolithique ancien commune à l'Afrique du Nord et au Levant espagnol—appelé par simplification "ibéro-mauritienne"—ne remonte pas au-delà du troisième millénaire. Etant donné que, de cette vague, s'est vraisemblablement détachée la branche atlantique qui devait "néolithiser" les Canaries, le peuplement canarien de provenance africaine ne peut donc se placer avant ce millénaire.

Où sont maintenant les éléments de comparaison proprement ethnographiques qui nous permettent de supposer ce deuxième peuplement des îles Fortunées, contemporain et dérivé de l'ancienne civilisation néolithique méditerranéenne? Les étranges inscriptions et gravures rupestres de Hierro, La Palma et Gran Canaria pointaient vers l'Afrique et vers l'Orient; mais par les analogies frappantes entre la civilisation pastorale canarienne et les peuples précités, on est amené, par déduction logique, à retrouver les véritables ancêtres de ces insulaires. Il y a là de quoi douter sérieusement des théories qui voient dans les Guanches les survivants de l'Atlantide! Et pourtant... l'Atlantide n'est pas qu'une légende! De même que toute la littérature mythologique et épique grecque, qui révélait toujours des vérités historiques, le fameux dialogue platonicien, a su décrire de façon palpitante un grand peuple d'Extrême-Occident disparu et qui a vraiment vécu, là où—comme par une ironie du destin—les partisans acharnés de l'existence de l'Atlantide n'ont presque jamais regardé... (Mais cela est une autre question...).

Les objets usuels et les faits de la vie matérielle canarienne trouvent facilement et abondamment leurs points de comparaison tout d'abord en Méditerranée orientale. Les villages néolithiques du lac Moeris, en Basse Egypte, découverts par J. de Morgan et définitivement fouillés depuis 1925 par Miss Caton Thompson, ont révélé un stade de civilisation en tout similaire à celui des îles Canaries. Ces primitifs égyptiens, de souche hamitique donc africaine, taillaient les haches en silex et en pierre polie (ces dernières manquant aux Canaries), fabriquaient une céramique grossière non décorée (comme une première typologie de Lanzarote, Fuerteventura et Ténérife), avaient domestiqué le porc, la chèvre et le boeuf, se nourrissaient

aussi de poissons et de fruits de mer, labouraient la terre avec des pics et des socs de charrue en corne et en silex, semaient le blé et l'orge, moissonnaient avec des faucilles en silex et conservaient les grains dans des silos, en partie creusés à même le sol.

Les néolithiques de Négadah offraient, de plus, des sépultures telles que des fosses communes et individuelles, ovales ou rondes, surmontées d'un tumulus circulaire et concentrées en vastes nécropoles, très proches de celles de Gran Canaria. D'après Alex. Moret¹ il est probable qu'une vague de cette civilisation est partie de la vallée du Nil avant le V^{ème} millénaire et s'est propagée, par l'Afrique du Nord, à l'Ibérie, puis de là au reste du monde méditerranéen, dont les îles Canaries.

La station néolithique de Yarmuk, au sud du lac de Tiberiade, a donné les mêmes pointes de flèches frustes, lames en silex, haches taillées avec polissage partiel, tranchets en pierre pour le travail du bois (genre de petits rabots) que ceux des îles Canaries, notamment les instruments d'obsidienne, ce mineral volcanique qui remplaça souvent aux îles le silex.

5.—Les "tabonas".

Les historiens anciens qui parlent des îles Canaries utilisent fréquemment le terme "tabona", lorsqu'ils veulent désigner un objet lithique indigène spécial. Tous sont cependant d'accord pour dire qu'il s'agit d'un couteau, ou lame tranchante, obtenu avec des éclats d'obsidienne ou de basalte, dont l'usage était très répandu chez les Guanches. Cela ne peut pas étonner si l'on songe que, dans l'île de Ténérife, l'obsidienne et le basalte étaient les seuls minerais qu'on pouvait utiliser pour fabriquer des instruments tranchants. A Gran Canaria on peut ajouter le porphyre et le silex, mais en petite quantité par rapport aux deux premiers. (L'obsidienne est abondante aux îles Canaries, étant donné leur formation volcanique. Il y a des chaînes de montagnes, longues de plusieurs kilomètres, entièrement faites d'obsidienne.)

Les "tabonas" d'obsidienne ne répondent pas à une typologie et

¹ Alex. Moret: *Histoire Ancienne de l'Orient*. Paris, 1936.

une technique uniformes. Leurs dimensions varient suivant le genre d'instrument fabriqué. En gros, on peut établir trois groupes :

Le groupe courant, dont les exemplaires sont les plus abondants ; longueur entre 3 et 8 cm., largeur entre 2 et 4 cm.

Un second groupe formé uniquement de petites pièces (longueur de 2 à 3 cm., largeur d'environ 1,5 cm.).

Un troisième comprenant des objets de grand format, dont certains ressemblent à de véritables haches à main. Ils sont très rares et ceux dont on dispose ont été trouvés presque tous dans les habitations rupestres du Barranco Cabrera (Sauzal Matanza), à Ténérife.

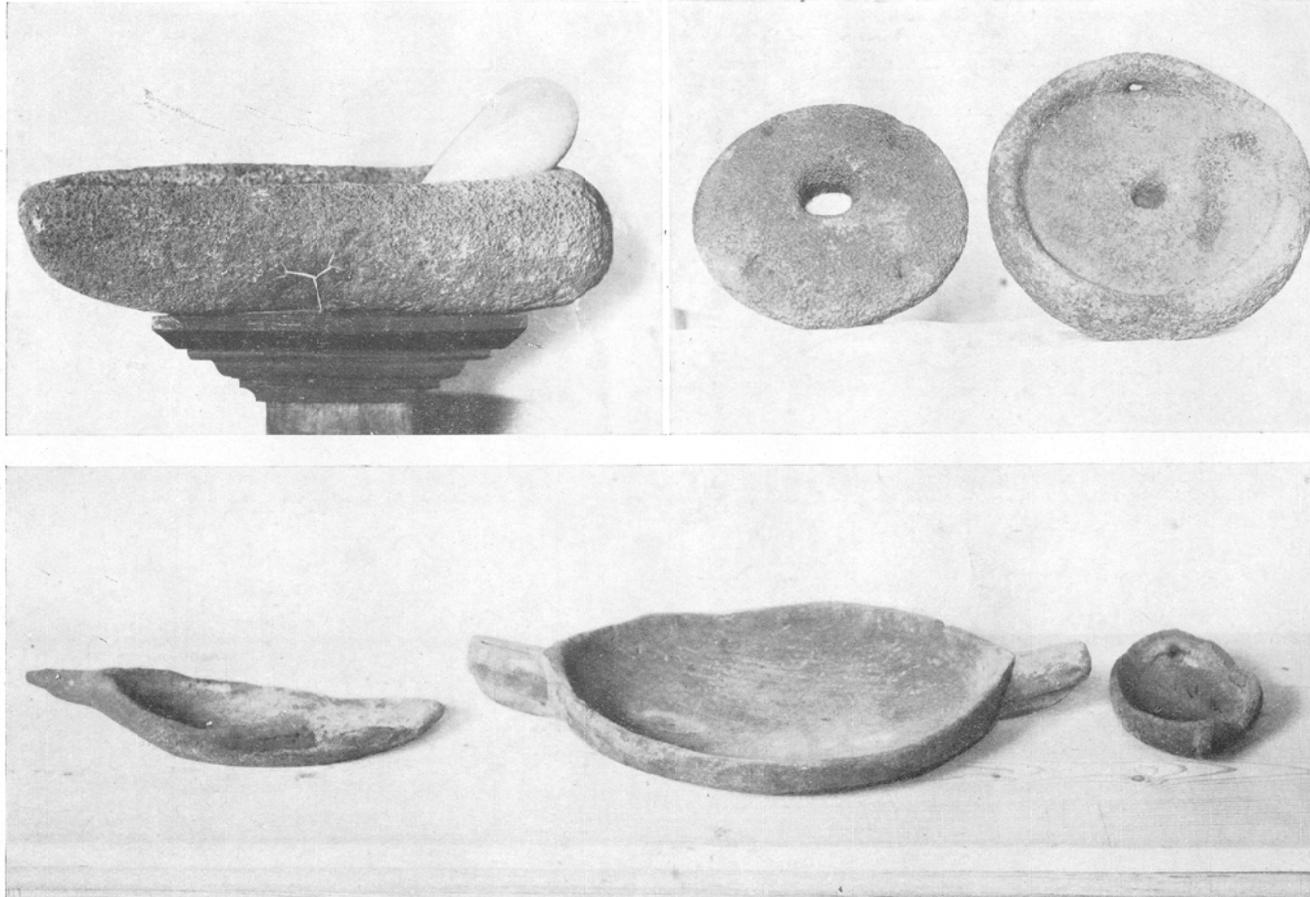
Il y avait une technique de percussion pour obtenir les "tabonas". Les gros nucleus d'obsidienne qui ont été trouvés présentent de nombreux points de frappe. Etant donné leur légèreté, plusieurs éclats se détachaient à chaque percussion. Certains d'entre eux étaient polyédriques ou à plans multiples et avaient les côtés concaves ou convexes. La plupart éclataient sous forme de lames à double bord, dont l'un, effilé, se terminait en pointe. Ce dernier type de "tabonas" était déjà prêt pour tout usage qui n'exigeait qu'une lame. On en a trouvé dans tous les gisements archéologiques de l'âge primitif, dans les grottes-habitats et dans les nécropoles. Aux Canaries, le corps était enterré avec tous ses utensiles domestiques et dans les sépultures archaïques la plus grande place est tenue par les "tabonas".

Les "tabonas" représentent la seule industrie lithique des Canariens primitifs qui ait eu l'avantage d'une sérieuse bibliographie ; celle-ci indique à plusieurs reprises combien leur emploi était cher aux indigènes.

Le père Alonso de Espinosa² raconte ainsi dans son ouvrage que les Guanches, lorsqu'ils étaient malades, se faisaient une entaille avec la "tabona" aux bras et à la tête pour sucer le sang. Cette coutume médicale est typiquement berbère et, encore aujourd'hui, elle est courante en Afrique du Nord et dans le Sahara. Núñez de la Peña³ dit que les "tabonas" étaient aussi employées pour couper le bois et pour raboter les objets fabriqués en bois.

² Espinosa: *Del origen y milagros de Nuestra Señora de Candelaria*. Sevilla, 1594.

³ Núñez de la Peña: *Conquista y antigüedades de las islas de Gran Canaria*. Madrid, 1676.

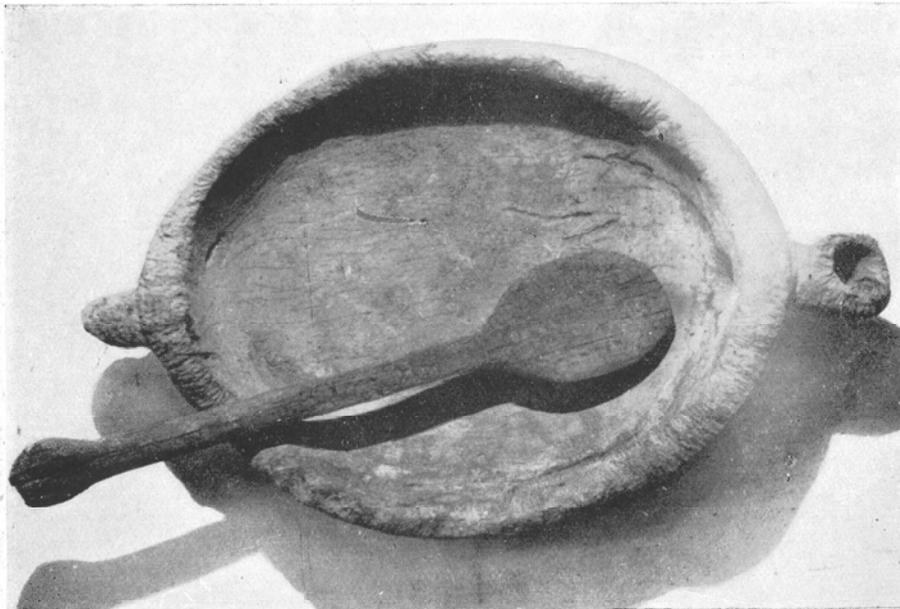


En haut à gauche: Broyeur des grains elliptique en basalte, avec son pilon en pierre.—En haut à droite: Moulin à main néolithique en pierre circulaire.—En bas: Vaisselle de bois.

Museo Canario.



Moulin à main néolithique en pierre circulaire.



Assiette de bois avec sa cuillère.

Museo Canario.

Viera y Clavijo ⁴ explique que dans l'étui de cuir que les Guanches portaient sur eux (comme tout Berbère de l'Afrique du Nord lorsqu'il part en voyage) il y avait toujours nombre de "tabonas". Une arme typiquement canarienne, espèce de lourde massue en bois, était munie de nombreuses lames d'obsidienne fixées sur les deux boules aux deux extrémités de la massue. Le fil tranchant de la hache à main était également fait en obsidienne.

Dans la chirurgie indigène, des "tabonas" à pointe effilée doivent avoir précédé nos bistouris modernes, selon le Professeur Bosch Millares, qui a publié en 1944 un important travail sur les armes et les fractures crâniennes des Guanches, et le Père Sosa ⁵, qui a mené une enquête à ce sujet dans l'île de Gran Canaria.

Les "tabonas" servaient aussi de ciseaux pour la taille des peaux et, pendant les repas, on les utilisait pour extraire des mollusques la partie comestible.

6.—*Le moulin à main et le "gofio".*

Un objet lithique très important d'usage domestique, apporté également aux îles Canaries par la néolithisation orientale, est la meule ou mortier à main. Le premier type de moulin à main qu'on ait trouvé aux îles Canaries est constitué par une pierre basaltique poreuse, oblongue ou circulaire, à la surface concave, sur laquelle on écrasait les grains à l'aide d'une pierre ronde ou ovaloïde tenue à la main. Ce type de moulin appartient à la culture ibéro-mauritienne et nilotique ancienne et on le retrouve également chez les tribus noires du Soudan et chez les Haoussa. (On peut supposer qu'à Gran Canaria, où abonde ce premier type de mortier à main néolithique, il a servi également à pulvériser l'ocre servant à la préparation de la patine qui brunit les céramiques du même âge.)

Les moulins à main portatifs étaient d'un autre genre. On les fabriquait de la manière suivante: d'un gros bloc de basalte poreux volcanique on détachait deux gros morceaux, destinés l'un à la meule inférieure, l'autre à la supérieure. Puis on leur donnait une forme

⁴ Viera y Clavijo: *Noticias de la Historia General de las Islas de Canaria*. 1772-83.

⁵ Sosa: *Topografía de la Isla de la Gran Canaria*. 1678.

circulaire, en laissant plate la partie destinée au frottement et convexe la partie extérieure. Les deux meules étaient ensuite perforées d'un même trou circulaire en leur milieu, à travers lequel passait l'axe en bois du moulin; la meule supérieure tournait autour de l'axe. Le diamètre moyen des moulins à main canariens était de 30 cm. avec un minimum de 15 et un maximum de 35 comme à Gran Canaria. L'épaisseur de chaque meule variait de 3 à 12 cm. et le diamètre du trou de perforation de 4 à 7.

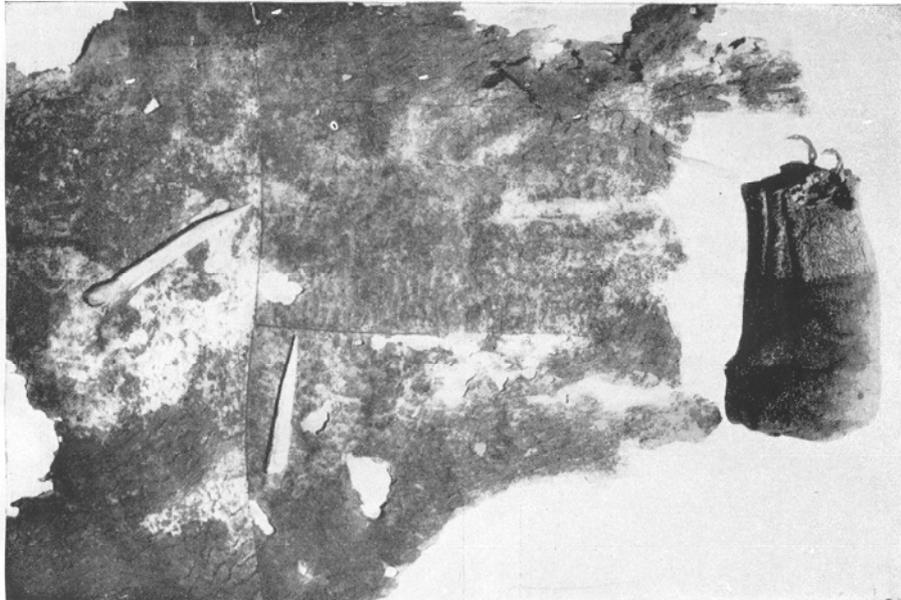
Le "gofio" des Canariens était aussi l'aliment principal des nomades Numides et des anciens Libyens. Procope⁶ nous dit que "les indigènes ne font pas cuire le froment, l'épeautre, l'orge; ils n'en font ni farine, ni bouillie: mais mangent le grain à la façon des bêtes". Souvent les nomades faisaient griller les grains, mais l'usage de les broyer remonte très haut et des procédés primitifs se sont conservés chez les Berbères à travers les siècles. Les grains étaient écrasés avec un pilon dans un mortier circulaire en pierre ou en bois. On a retrouvé dans nombre de ruines antiques berbères d'Afrique du Nord ce genre de mortiers en pierre.

Dans d'autres cas, on triturait les grains sur une large pierre elliptique, dont la surface était légèrement concave. Ce type de mortier était connu aussi dans l'Espagne néolithique, où l'on en a trouvé de nombreux fragments. Il continue, d'ailleurs, à être employé chez les Touaregs du Sahara central.

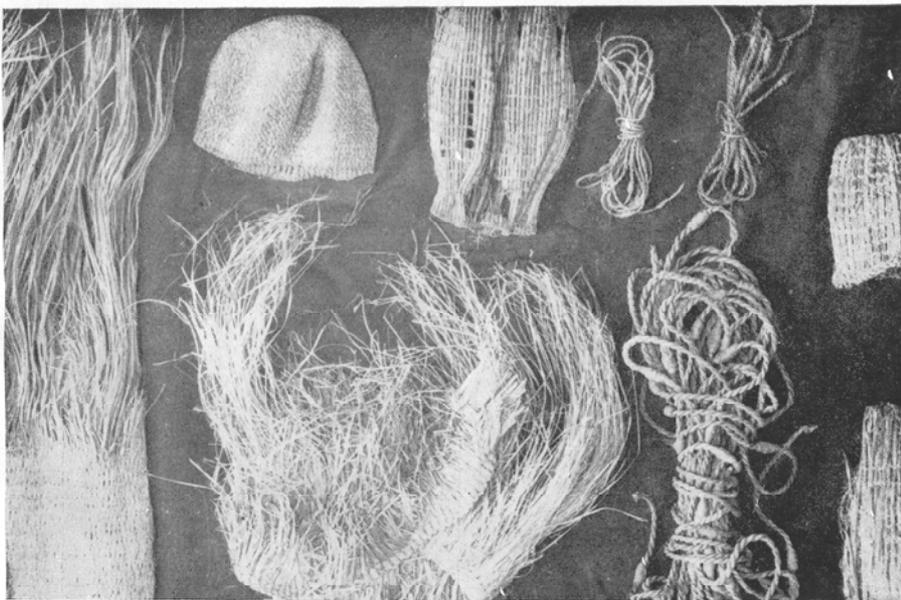
L'instrument servant à broyer le grain le plus courant chez les anciens Berbères était de toute façon le moulin à main portatif, de 20 à 40 cm. de diamètre, formé de deux disques de pierre superposés. La meule inférieure fixe était pourvue d'une axe vertical en métal ou en bois; on y insérait la meule supérieure, qu'une manivelle permettait de faire tourner et qui était percée d'une cheminée par laquelle on versait les grains. Le frottement des deux disques opérant la mouture. Ce moulin a été connu autour de la Méditerranée dès une époque fort reculée, avant la fondation de Carthage⁷.

⁶ Procope: *De Bello Vand.* II, 6, 13.

⁷ Pour les détails concernant les différentes pièces découvertes aux îles Canaries et actuellement conservées dans le Musée de Santa Cruz de Ténérife et dans celui de Gran Canaria, nous pouvons renvoyer le chercheur à la communication du Professeur Luis Diego Cuscoy et E. Serra Rafols. "Revista de Historia" de l'Université de La Laguna, n.º 92, 1950, page 384.

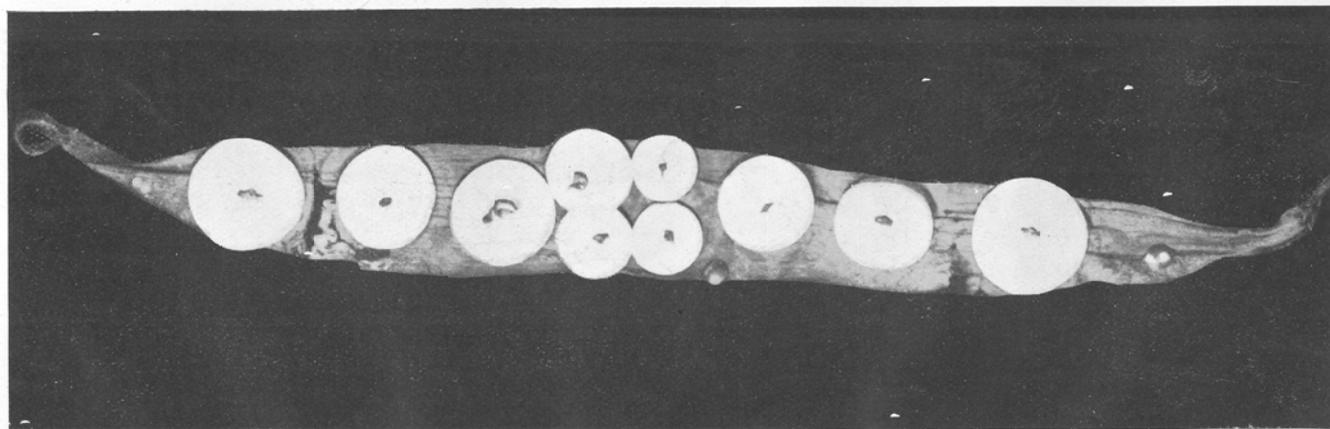
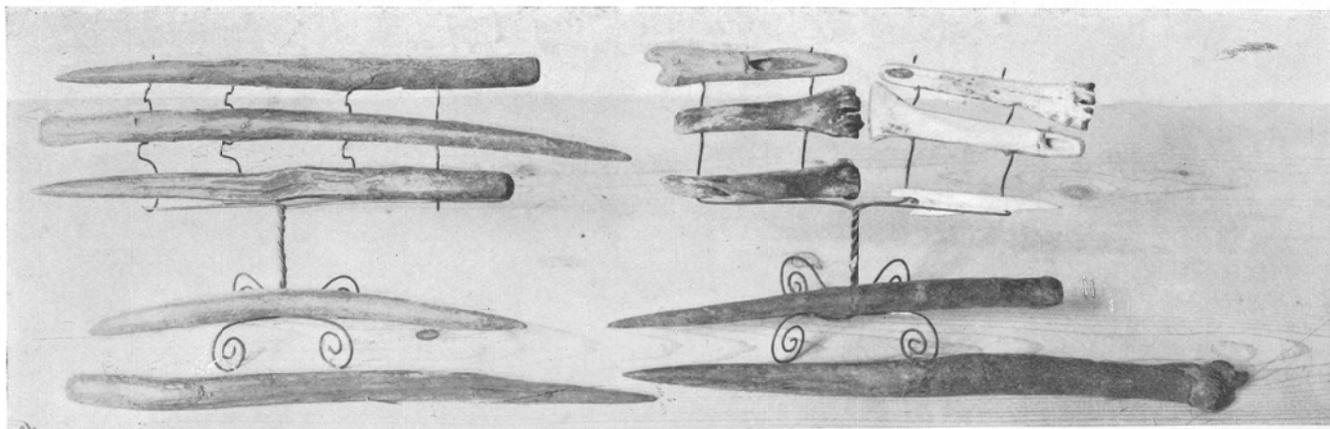


Morceau de tissu vestimentaire en peau de chèvre tannée dont la couture parfaitement ajustée est encore visible.



Cordes, nattes, papiers, filets et autres objets divers d'usage domestique, personnel et artisanal en osier et en fibre palmier tressée, fabriqués par les femmes.

Museo Canario.



En haut: Poinçons et aiguilles en os et en bois employés par les femmes canariennes pour la couture et le tissage.—*En bas:* Diadème de rondelles en os et en nacre porté par les jeunes filles nobles.

Museo Canario.

7.—*Outils divers.*

Avec la céramique et les mortiers à main, la même néolithisation a apporté aux Îles Canaries les outils les plus divers en os et en bois, tels les poinçons, les perçoirs, les aiguilles (que nous avons vu employées magistralement par les femmes canariennes dans leurs travaux de tissage et de couture), les lissoirs et les racloirs, dont les hommes se servaient pour tanner les peaux, et les tant discutées "pintaderas".

Les boules de pierres arrondies et polies, qui figurent très nombreuses dans le matériel du Museo Canario, étaient utilisées aussi comme armes de jet chez les anciens Libyens. A l'époque historique, durant les combats rituels de l'Afrique méditerranéenne, on lançait avec force ces boules.

Diodore de Sicile dit que les Libyens habitant le désert oriental partaient pour la guerre avec des javelots et des sacs de cuir remplis de pierres, qu'ils savaient lancer avec beaucoup d'adresse. La fronde était aussi une arme libyenne et Jugurtha en avait armé une partie de ses troupes d'infanterie au siège de Numance. Les Carthaginois firent grand usage de la fronde comme arme défensive lorsqu'ils furent assiégés par les Romains, et un grand nombre de pierres rondes pareilles à celles des Canaries ont été retrouvées dans les ruines de la grande cité punique. D'un autre côté, on sait que la fronde était l'arme nationale aux Îles Baléares dans la haute époque ibérique (deuxième millenaire av. J. C.).

III

CÉRAMIQUES ET POTERIES CANARIENNES.

1.—*La céramique néolithique: origine et comparaison.*

Les stations néolithiques palestiniennes dont nous avons parlé, présentent, pour ce qui concerne la céramique, le type originel de la plus simple céramique de Gran Canaria, celle dont les motifs ordonnés en bandes gravées au peigne, reproduisent tous des figures géométriques—triangles pointillés, losanges et parallélogrammes quadrillés—. Mais la caractéristique principale de cette céramique est

l'utilisation de la paille hachée pour empêcher la déformation extérieure de la pâte argileuse pendant la cuisson de l'objet. On retrouve la même céramique dans la station néolithique égyptienne du Fayoum, dans le néolithique de tradition capsienne en Afrique du Nord, et dans certains fragments de céramique saharienne du Tassili-des-Ajjers.

Parmi la riche gamme d'exemplaires laissés par les potiers de Gran Canaria, de gros vases luisants et d'un meulage élégant et raffiné frappent l'oeil même d'un profane, et aucune autre poterie de l'Archipel ne leur est égale, tandis que leur similitude avec des pots chypriotes est évidente. Il faut donc déplacer les recherches comparées du Moyen-Orient au monde égéen, pour trouver le foyer d'origine de la céramique canarienne la plus évoluée et propre à Gran Canaria.

Le vase découvert dans les fouilles de Vunus à Chypre et décrit par Dikaïos en 1940 dans "Archeologia" (n.º 88), est le meilleur exemplaire de cette poterie en ocre rouge enduite de bitume. Celle-ci, importée d'ailleurs à Chypre entre le troisième et le deuxième millénaire av. J. C., remplaça la céramique peinte de fabrication indigène archaïque: phénomène analogue à celui qui, à l'époque postérieure, doit s'être produit aux îles Canaries. Sa typologie—qu'on appelle donc indûment "cyprïote" puisqu'elle est également étrangère à cette île—est celle dont les éléments précis ont été retrouvés aussi en Italie méridionale (ex Magna-Grecia), en Sardaigne et en Espagne, où elle a constitué une étape de la culture néolithique.

Le lieu où cette phase culturelle s'est principalement manifestée sur le territoire ibérique, est la grotte de "Los Murciélagos" près du village de Zuheros dans la province de Cordoue⁸. A Zuheros on trouve des cruches creuses, sphériques, bien modelées, peintes entièrement en ocre, très brillantes, de fine composition, aux parois d'épaisseur uniforme et de cuisson homogène. La décoration, incisée extérieurement, se compose de lignes fragmentées, horizontales et verticales, et la poignée est perforée en haut pour permettre au porteur de la soulever avec un doigt ou de la suspendre à une corde.

Ce sont là des éléments qui se répètent, avec de légères simpli-

⁸ Fernández Cruz, dans "Cuadernos de Historia Primitiva", du 1946, sous le titre *Cueva del neolítico hispano-mauritano de Zuheros (Córdoba)*.

fications, à Gran Canaria. Sur cette île, les insulaires modelaient de véritables amphores, dont la surface était décorée d'étranges figures astrales. Dans la Péninsule Ibérique la même inspiration a guidé le pinceau de l'artiste. Dans la sépulture à coupole mégalithique de la Granja del Toninuelo, en Extremadura, des vases ont été retrouvés, portant des figures astrales sur l'argile rouge, en tout semblables à celles de la poterie canarienne.

2.—*Céramique néolithique des Canaries: Fuerteventura, Gran Canaria, Tenerife.*

Il y a une différence entre les céramiques de Gran Canaria et celles de Fuerteventura et de Lanzarote: dans les deux îles orientales, le polissage est plus sombre, grossier et superficiel, tandis qu'à Gran Canaria, il est lisse, brillant, émaillé de couleur vermillon, cannelle claire, ocre rouge. La thématique décorative de Gran Canaria est peinte et très rarement gravée, tandis que celle de Fuerteventura est toute gravée ou travaillée et ses incisions vont de la plus simple et schématique à la plus recherchée. Le matériel employé est très varié. En analysant un fragment de poterie de Fuerteventura, on trouve des corpuscules carbonifères, des grains de sable, des particules de mica, de la pyrite de fer décomposée. La typologie ne s'arrête pas aux poteries ovoïdes à pointe ou semi coniques trouées. Il y a des objets semi-sphériques, circulaires à base plate, amphores ictyformes à col élevé, tasses avec poignée et base plate, marmites à base plate, ouverture large, cruches circulaires et elliptiques⁹.

La décoration, comme il a été déjà expliqué, est essentiellement géométrique. Les incisions sont de simples traits faits à l'aide d'instruments très effilés et tranchants, comme les stylets d'os, épines, arêtes de poissons, pointes de bois. La découverte d'un peigne de bois dans le village néolithique de La Guirra, dans l'île Fuerteventura, laisse supposer qu'on utilisait cet instrument pour les incisions à lignes verticales et horizontales. La cuisson était assez forte, à l'ex-

⁹ La hauteur des vases ovoïdes varie entre 19 et 48 cm.; le diamètre de l'ouverture de 15 à 30 cm.; le col de 4 à 10 cm. de hauteur; la partie renflée de 19 à 40 cm. de diamètre maximum. Généralement le diamètre du ventre correspond à la hauteur totale de l'objet. En outre il y a de petites marmites qui ont une hauteur de 6 à 16 cm. et un diamètre maximum de 10 à 14 cm.

térieur comme à l'intérieur, ce qui nous est prouvé par les brûlures alternées sur la masse argileuse.

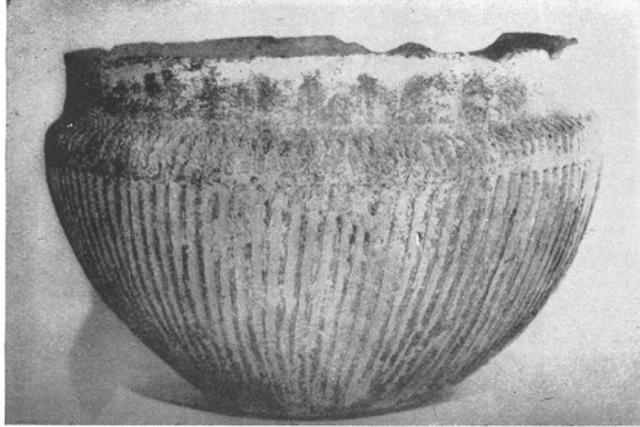
Les historiens espagnols de l'époque de la conquête nous ont laissé des renseignements précis sur le procédé employé pour la cuisson des poteries canariennes. Celles-ci, une fois séchées à l'air libre, étaient polies extérieurement à l'aide d'un palet arrondi. Elles étaient ensuite enterrées dans un trou creusé dans le sol, au dessus duquel on allumait le feu, entretenu suffisamment longtemps pour obtenir le degré de cuisson désiré. Cette technique est toujours employée par les potiers berbères du Maroc Central.

La fabrication de la poterie, qui ne peut se développer que chez les sédentaires, était aussi une industrie pratiquée dans les campagnes berbères par des femmes spécialisées, de véritables ouvrières qui, ayant appris cette technique, travaillaient pour les habitants de leur village. Le signe distinctif de cette céramique féminine est qu'elle a toujours été travaillée à la main, sans tour et sans four; pour la cuire, on plaçait l'objet sur un tas de bois auquel on mettait le feu. C'est pourquoi aux Canaries, dans certains fragments de ces poteries, on a trouvé des morceaux de bois carbonisés unis à la céramique. Normalement, ces poteries, marmites, écuelles, plats, bols, pots et tasses avec ou sans anse, étaient mal cuites, de couleur grisâtre, brunâtre ou noirâtre et étaient formées de dessins géométriques rudimentaires, gravés à la pointe.

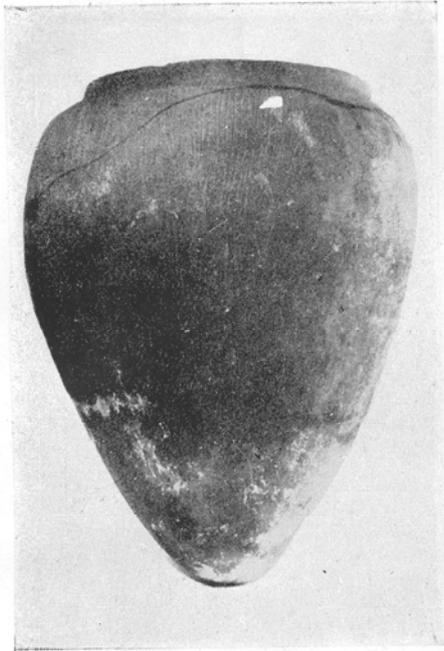
Ce type de céramique est caractéristique de l'époque néolithique et elle abonde justement dans les îles de Lanzarote et de Fuerteventura. En Afrique du Nord, cette poterie a été retrouvée dans les sépultures mégalithiques et on peut en voir des collections intéressantes au Musée d'Alger, classées comme "Vases des dolmens des Beni Messour et de Djelfa", et dans la collection Reygasse, "Poteries de Gastal". Aujourd'hui, on retrouve à peu près la même fabrication néolithique chez certaines tribus berbères de l'Algérie; leur usage est presque toujours sacré: on les dépose comme vases d'offrande dans le tombeau maraboutique.

Dans la céramique de Gran Canaria, le groupe primitif ne diffère guère de la technique employée à Fuerteventura: vases sphéroïdes, cruches avec poignée et une vase cylindrique coordonné.

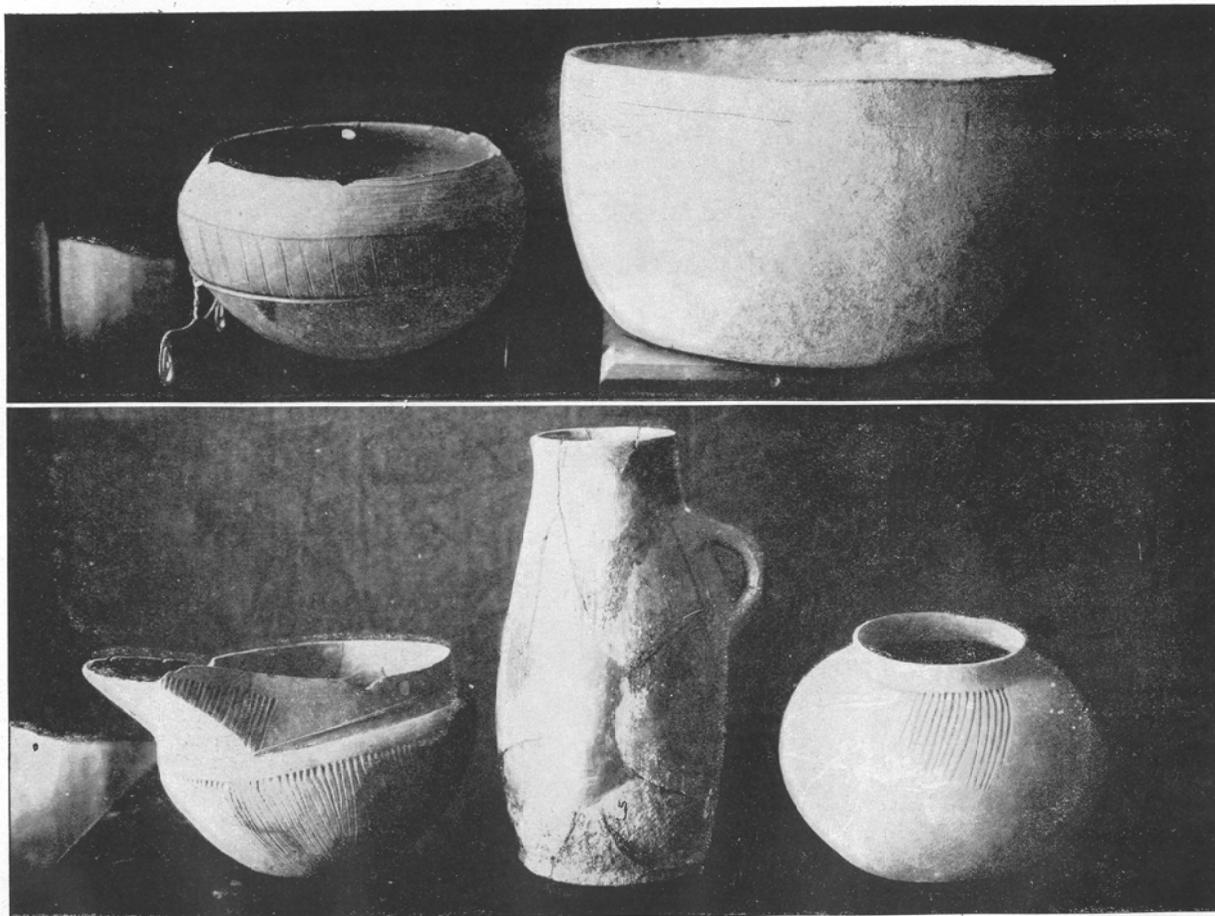
Le deuxième groupe présente déjà une phase évolutive, en ce sens



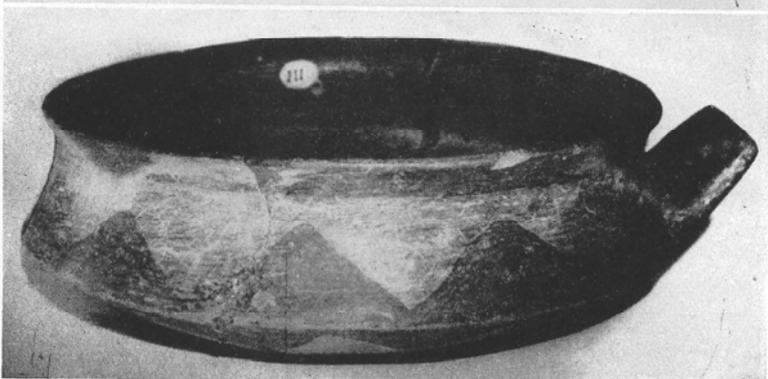
Poteries de technique diverses. (*En haut et en bas à gauche: Fuerteventura.—En bas à droite: Gran Canaria.*)
Museo Canario.



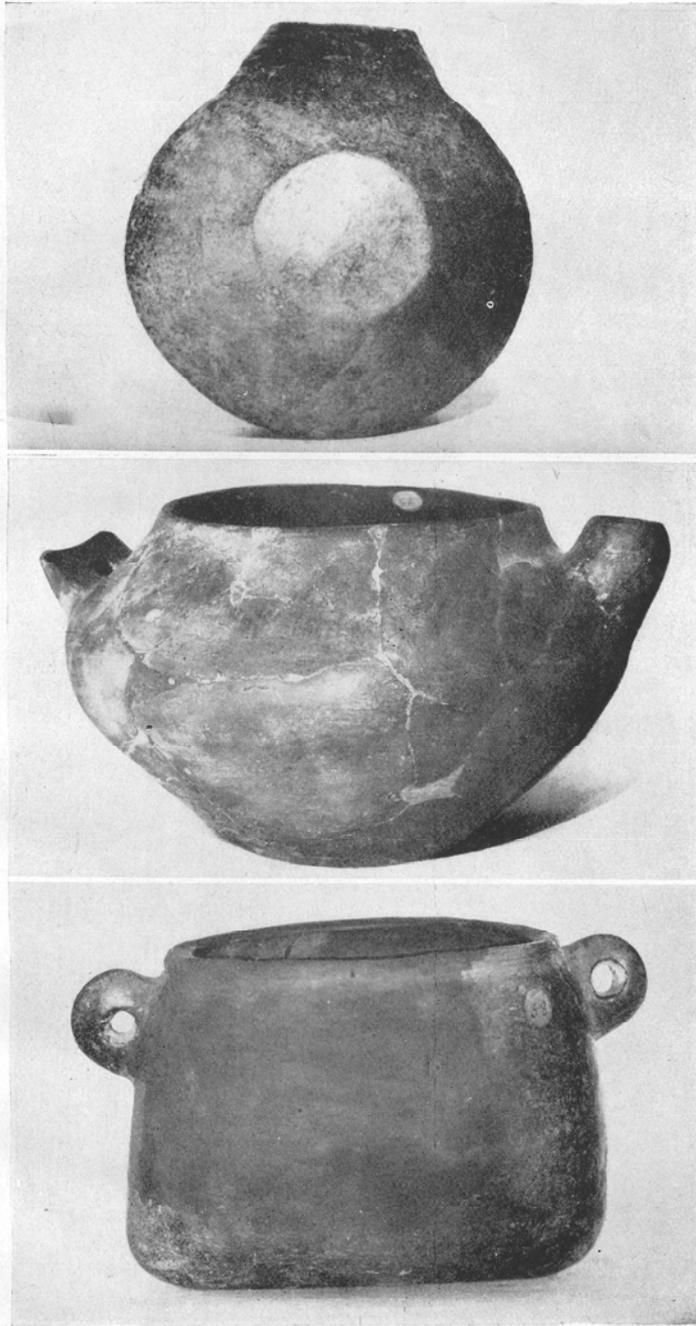
Poteries de techniques diverses. Grande Canarie. (En haut à gauche: Fuerteventura.)
Museo Canario.



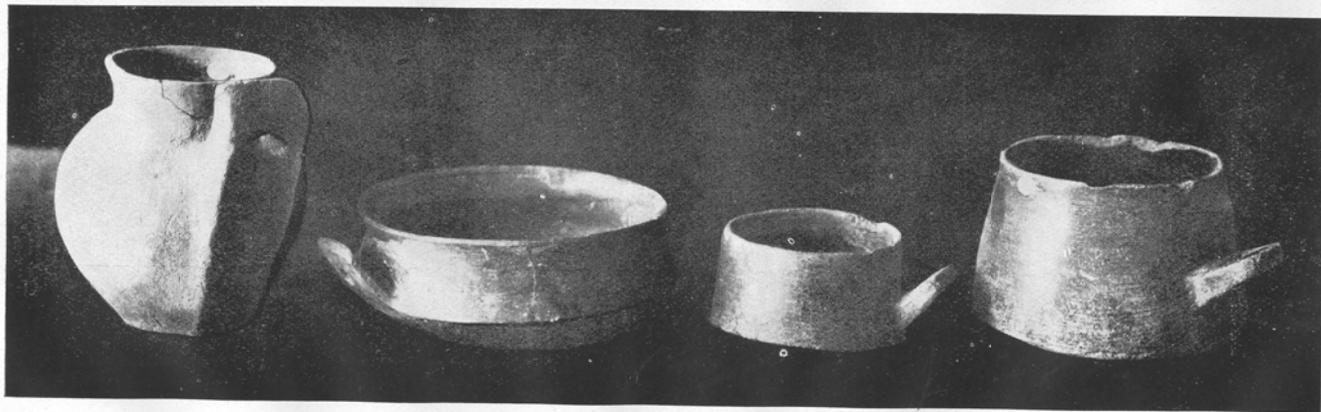
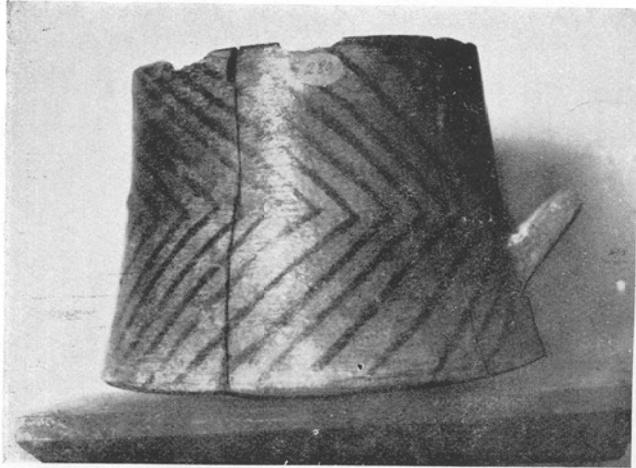
En haut: Deux poteries néolithiques de l'île de Lanzarote.—*En bas:* Poteries de l'île de Fuerteventura.
Museo Canario.



Poteries de technique et décors différents de l'île de la Grande Canarie.
Museo Canario.



Poteries de l'île de la Grande Canarie,
Museo Canario.



Poteries de technique et décors différents de l'île de la Grande Canarie.

Museo Canario.

que les poignées se terminent par un bec pointu et que la décoration peinte est plus raffinée.

Les marmites sont peintes en rouge et noir. Le fond plat porte des étoiles avec des cercles noirs; sur la ligne carénée est tracée une large bande rouge d'angles alternés rentrants et saillants, qui forment des triangles au coin. Les vases tronco-coniques sont particuliers à Gran Canaria. Ils sont des poignées rondes, carrées et la combinaison des deux. La poignée typique est carrée. La décoration courante est composée de lignes larges ou fines, doublées en angle de façon à former des doubles séries de lignes dentelées obliques et verticales, des lignes de triangles, de doubles triangles et de rectangles. Les figures rondes sont très rares.

La perfection de la poterie de Gran Canaria a été atteinte avec l'application du vernis rouge sur la pâte noire et la fabrication en série d'amphores et vases ovoïdes. Le polissage de la bordure est si parfait que, dans les ateliers modernes, on n'a jamais pu, à l'aide de machines, le perfectionner, et la sphéricité du corps et de l'ouverture est si bien modelée qu'on n'aurait pu atteindre un tel résultat en se servant d'un tour.

L'échantillon jugé parfait de ce type de poterie est celui (classé au Museo Canario sous le n.º 366) qui a été retrouvé place San Sebastián à Agüimes, avec les vestiges d'un ancien village en pierre. Il est décoré en rouge sur fond noir, le col de raies rouges et de bandes rouges et noires alternées. Au centre du vase, il y a cinq figures et deux cercles rouges et deux circonférences de chaque côté. La poignée est ornée de bandes rouges et d'un triangle à la base. Sa hauteur est de 32 cm.

La décoration des amphores avec poignée perforée et bec pointu, qui, à Gran Canaria, ont atteint une silhouette à l'élégance presque grecque, est du même groupe que les marmites. Les principaux exemplaires ont été retrouvés dans le tumulus de "El Agujero", près de Gáldar.

La céramique lisse, noire et privée de toute décoration, particulière à l'île de Ténérife, est de forme ovoïde, à fond cintré mais d'un moulage et d'une cuisson parfaits. Sa simplicité et la pureté de ses lignes en sont le principal attrait et ne laissent pas de doute sur ses

relations directes avec la poterie néolithique égyptienne du Fayoun et de Négadah ¹⁰.

3.—Les "pintaderas".

Les "pintaderas", ces objets de terre cuite ou de bois, sont une exclusivité de l'île de Gran Canaria, où ils ont été retrouvés dans les trois gisements néolithiques de Agüimes, Gáldar et Tirajana.

Les "pintaderas" faites de terre cuite, ont la couleur rouge de la brique. Elles ont une surface plane, une épaisseur de 4 à 8 mm., une poignée conique ou pyramidale. La partie plane est gravée avec des dessins géométriques de différentes formes, presque toujours carrées, rectangulaires, triangulaires ou circulaires.

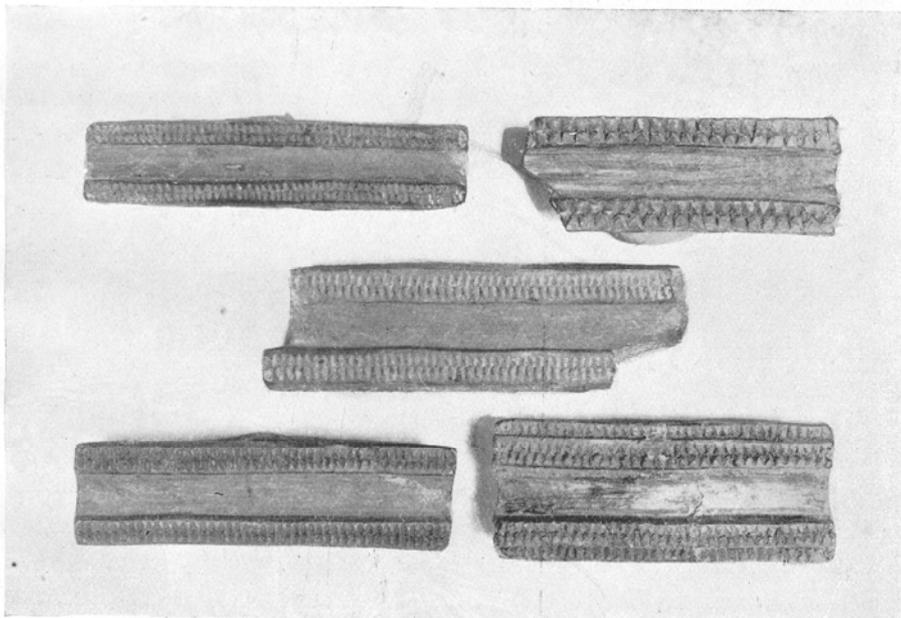
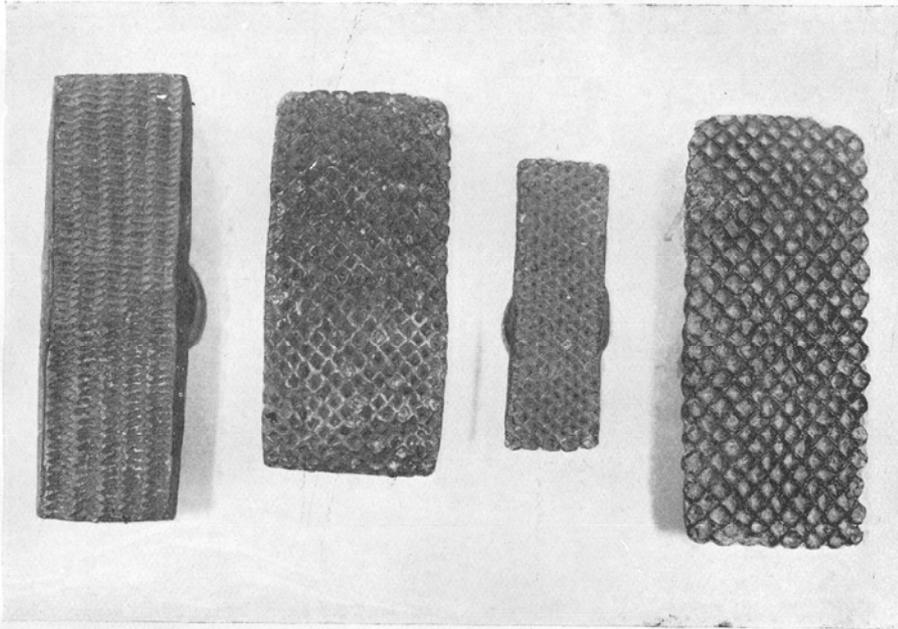
Il est très curieux de noter que les figures géométriques des "pintaderas" sont à peu près les mêmes que celles qui décorent les céramiques. D'après le Dr. Verneau, les "pintaderas" de l'île de Gran Canaria ressemblent beaucoup à celles, affectées au même usage du tatouage, des indigènes du Mexique et de la Colombie, mais surtout à celles des peuplades néolithiques de l'Afrique du Nord et de l'Europe méridionale (les Ligures d'Italie). Or, c'est chez les Berbères de l'Atlas marocain, que les pintaderas canariennes trouvent leur plus proche emploi, encore à l'heure actuelle.

D'une manière générale les Berbères de l'Atlas tatouaient les jeunes filles avant leur mariage et les garçons dès leur puberté. Ceci semble indiquer, comme observait justement le berberisant E. Laoust, que le tatouage chez les berbères a pu être à l'origine un rite d'initiation ¹¹. Cette reminiscence rituelle avait vraisemblablement la même souche que les rites d'initiation des anciens insulaires, qui, eux, s'étaient toujours maintenus au stade pré-islamique et donc n'ont pas dû atténuer leurs cultes et leurs superstitions païennes de jadis, comme cela a été le cas pour les Berbères d'Afrique du Nord.

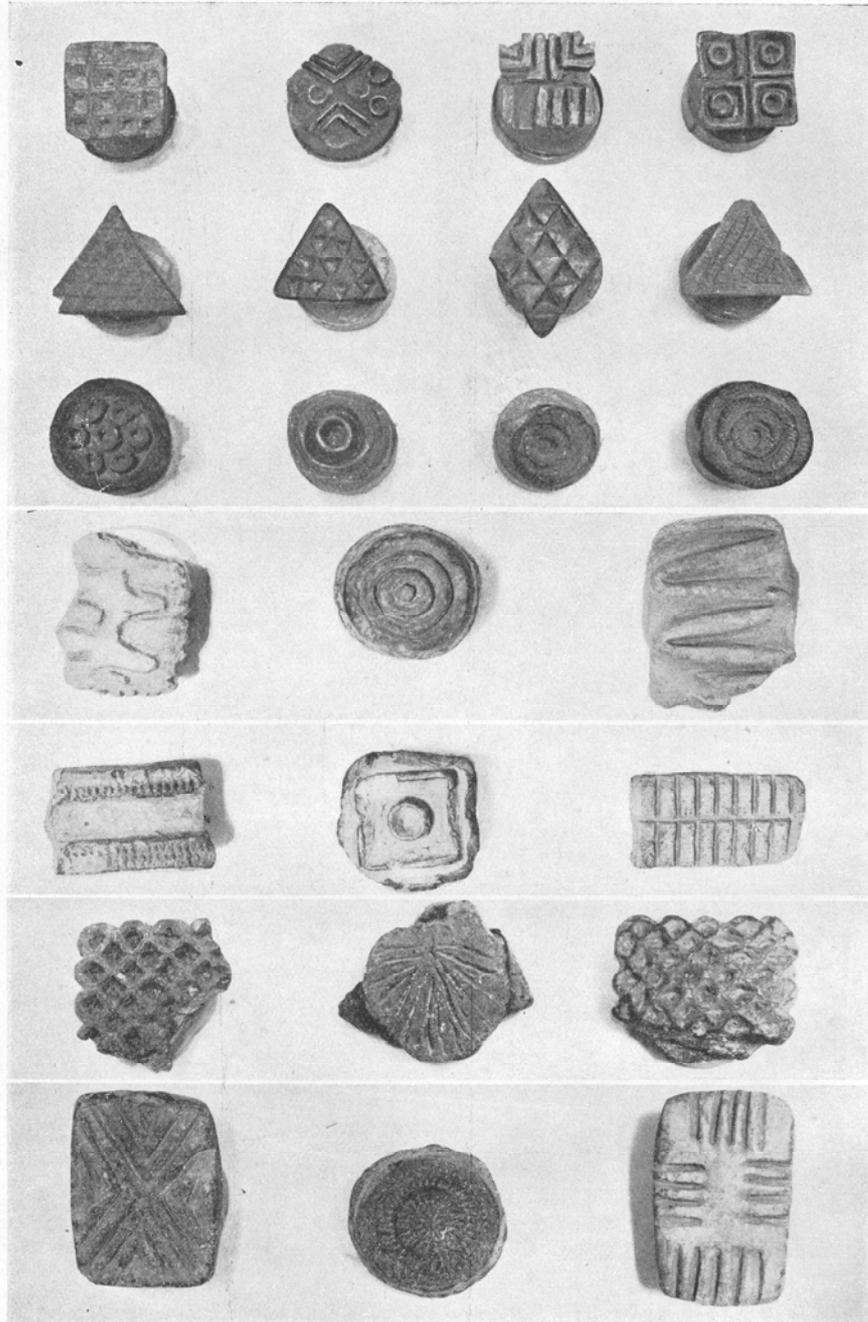
Les dessins de ces cachets berbères à tatouage variaient non seulement d'après la tribu, mais aussi selon le clan et la famille. Seuls les tatouages d'un même groupement apparenté présentaient certai-

¹⁰ Cette typologie de l'île de Ténérife peut être facilement placée dans le classement de 1 à 30 du Tableau chronologique, établi par Flinders Petrie, concernant l'évolution régulière de la céramique néolithique égyptienne.

¹¹ E. Laoust: *Mots et Choses Berbères*. Paris, 1920.



«Pintaderas» de l'île de la Grande Canarie.
Museo Canario.



Différents exemplaires de «pintaderas» en bois, pierre et argile, toutes découvertes dans l'île de la Grande Canarie.

Museo Canario.

nes analogies. C'étaient d'ailleurs les dessins du tatouage qui rendaient souvent reconnaissable l'identité et la localité d'origine d'un individu. Cela explique aussi bien pour les Canaries, pourquoi presque toutes les pintaderas retrouvées—et elles atteignent des centaines—offraient des dessins et des formes différentes avec une telle gamme de variations. Mais tout comme les "pintaderas" canariennes, celles des Berbères présentaient toujours des figures géométriques de base et celles-ci étaient, dans les deux cas, des combinaisons de lignes droites et brisées, des croix, des triangles et des losanges.

G. Marcy était d'une autre opinion¹². Dans son enquête sur l'origine et l'usage des "pintaderas" canariennes, au cours d'un voyage effectué dans l'Aurès en 1938, il avait trouvé des cachets analogues, utilisés par les Berbères chaouïs, pour servir à la fermeture de leurs habitations et des greniers-forteresses collectifs des villages.

Les greniers-forteresses de l'Afrique du Nord sont d'origine troglodytique et le type le plus ancien était une sorte de bâtiment rupestre, soit creusé dans le flanc des falaises et des montagnes, soit aménagé dans des cavernes naturelles et presque toujours placées dans une position difficile à atteindre, dominant les vallées et la plaine. Le Père de Foucauld, R. Montagne et J. Gattefossé nous ont donné de nombreuses études sur ces "igudar" de l'Atlas. Les comparant à ceux de Gran Canaria, on peut dire que la similitude est frappante et que le nombre des chambres rupestres canariennes est très élevé, étant donné l'existence de villages entiers aménagés dans le roc par leurs anciens habitants. Le même terme pluriel "igudar" était d'ailleurs employé, avec le même sens qu'en Berbère, par les aborigènes de Gran Canaria et cela trouve sa confirmation dans la chronique d'Abreu Galindo¹³.

Selon G. Marcy, les montagnards de l'Aurès conservent encore à l'heure actuelle le système classique de sceller les chambres et les greniers-forteresses, qui prennent le nom de "guelà". Les cachets employés par les Chaouïa sont en bois et en argile, à manche perforé pour la suspension, portant gravé en creux des motifs géométriques,

¹² Marcy publia à ce sujet une étude sous le titre: *La vraie destination des "pintaderas" des îles Canaries*. "Journal de la Société des Africanistes", t. X, 1940, pp. 163-180.

¹³ Abreu Galindo: *Historia de la conquista de las siete islas de Canarias*. 1591-1604 (1632). Santa Cruz de Tenerife, 1848, p. 147.

adoptés par eux comme marque personnelle, et sont absolument identiques aux "pintaderas" de Gran Canaria. G. Marcy soutient d'ailleurs que l'origine des sceaux berbères et canariens remonte aux anciens Egyptiens, dont l'usage très courant dans toute la vallée du Nil aurait été transmis à l'Afrique du Nord, aux Ligures et à Gran Canaria. On peut conclure cependant que les deux hypothèses sont également acceptables, aussi bien celle de l'utilisation des "pintaderas" comme sceaux, que celle d'une utilisation comme estampille pour le tatouage corporel.

Pour ce qui est du géométrisme méthodique et constant qui caractérise toute la thématique ornementale canarienne, que ce soit dans les "pintaderas", dans la céramique ou dans les décorations pariétales, un pont ne peut être établi qu'avec la peinture ibérique. La décoration strictement géométrique de la "Cueva pintada" de Gáldar, par exemple, qui à prime abord paraît étrange et sans points de comparaison possibles, se retrouve cependant assez fidèlement représentée en Galicie, dans la sépulture mégalithique de Pedra Cobera. Louis Pericot, dans son *España primitiva*, dit que dans cette sépulture il y a trois rubans ornementaux homogènes le long des parois de la chapelle funéraire et du couloir, en noir et rouge sur fond blanc, avec des lignes ondulées verticalement et des combinaisons de lignes courbes, des cercles concentriques et des triangles alternés.

IV

PARENTES CHALDÉENNES ET LIBYQUES.

Tout l'outillage néolithique de pierre ou de terre est entré aux Canaries, comme en Afrique du Nord et en Europe occidentale, avec les cinq animaux typiques du néolithique ancien : le chien, le boeuf, le porc, la chèvre et le mouton. Ces animaux devaient d'ailleurs rester, jusqu'à la conquête espagnole, la seule faune domestique coexistante avec les aborigènes des îles Fortunées. Les chiens étaient très aimés des insulaires et la race canine a proliféré généreusement, au point de frapper l'attention des navigateurs de l'antiquité qui ont donné, pour cette raison, le nom latin de "Canaria" à une des îles. Dans le

domaine des moeurs et des cultes l'analogie entre la civilisation canarienne et les anciennes civilisations méditerranéennes est encore plus marquante.

Là où subsiste doute sur les relations possibles et les origines éventuelles de deux peuples, on s'adresse à la langue et à la religion pour obtenir la preuve décisive. La langue des anciens insulaires a déjà livré son secret et la clé était méditerranéenne. Qu'en est-il des croyances et des rites canariens ?

1.—*Mots et fonctions religieuses.*

Les principaux éléments comparatifs entre la prêtrise canarienne et celle d'anciennes civilisations-mères, se montrent, une fois de plus, notamment en Palestine et en Chaldée.

L'étymologie du mot "faycan" lui-même, d'après l'ethnologue canarien B. Bonnet, est celle du nom officiel d'un personnage qui en Chaldée accompagnait le roi dans ses expéditions guerrières, le "faycan" ou "baïrum". Le roi de Babylone octroyait à ce dignitaire religieux des terrains et du bétail à titre de pension à vie. Ce "faycan" recevait souvent des charges administratives, qui lui étaient également confiées par le roi. Comme les deux grands "faycans" de Telde et de Gáldar, à Gran Canaria, ceux de Mésopotamie étaient toujours de sang royal, étant automatiquement choisis parmi les princes. Chez les mages chaldéens et chez tous les hommes d'un certain rang cananéens et phéniciens, le port du bonnet conique, qui était le couvre-chef typique des prêtres canariens, était d'usage courant.

Les cultes des hauts-lieux et des sacrifices sur les sommets des montagnes, propres aux rites canariens, se rattachent à des origines cananéennes. C'est en Palestine que tous les sanctuaires et les lieux de prière et d'offrande consacrés à une divinité (notamment au dieu Baal) se trouvaient en plein air sur des hauteurs, où se trouvaient, dans une enceinte carrée entourant un autel où le prêtre consommait le sacrifice et interprétait les augures. Aucun document n'est plus important que la *Bible* elle-même qui nous en parle.

Tous les prophètes d'Israël considéraient comme la pire des hérésies le fait que le peuple élu se laisse parfois entraîner par les

prêtres cananéens à célébrer dans les hauts-lieux ces cultes idolâtres et naturalistes. La *Bible* (*Deutéronome*, chap. 12, 2^{ème} verset) est très explicite à ce sujet dans sa répétition des lois et ordonnances. Le premier de ces ordres de servir l'Éternel dans le lieu qu'il choisira, dit: "Vous détruirez tous les lieux où les nations que vous allez chasser servent leurs dieux, sur les hautes montagnes, sur les collines et sous tout arbre vert." Une autre mention des autels sur les hauts-lieux, où les prêtres montaient pour brûler des parfums et sacrifier des animaux aux dieux, se trouve dans le *Livre des Rois* (chap. 13, 2^{ème} verset).

Des vierges prêtresses existaient aussi en Chaldée, qu'on appelait "harimate". Elles résidaient au temple de la divinité à laquelle elles étaient consacrées. Ces temples s'appelaient "gagûm", d'où le terme dérivé des deux noms "Harimat-gagûm" ou "femmes du temple". Inutile d'insister sur l'analogie évidente entre cette dénomination des prêtresses chaldéennes et le mot "harimaguadas", nom donné aux prêtresses canariennes. Les Chaldéennes aussi, tout comme les Canariennes, pouvaient se délier à un certain âge du vœu de chasteté, quitter le temple et se marier. Elles recevaient, tout au long de leur sacerdoce, une attribution annuelle de vivres et nous savons que les prêtresses du grand temple d'Ur vivaient d'offrandes publiques et observaient les mêmes règles religieuses, accomplissant les mêmes obligations culturelles, que les "harimaguadas".

Le fait que les prêtres canariens étaient les seuls dépositaires de la tradition et de l'instruction de la jeunesse dans tous les domaines moraux, culturels, religieux et politiques, est un autre privilège exclusif du clergé oriental, le premier d'ailleurs qui ait établi et fait accepter par les peuples méditerranéens les prérogatives temporelles de la prêtrise.

Par contre, l'insigne de l'autorité religieuse porté par les "faycans" de Gran Canaria, nous déplace vers le monde libyen et protoberbère en général. Il s'agissait d'une tête desséchée de chèvre ou de bélier, attachée au cou du prêtre ou promenée par celui-ci au bout d'un long bâton. Ce symbolisme extérieur appartient à l'origine au culte libyen du bélier. D'ailleurs cette exhibition de la tête de l'animal sacré des populations néolithiques sahariennes, a survécu aux millé-

naires et aux superpositions ethniques et elle est pratiquée encore de nos jours chez certaines tribus de l'Atlas et du Sahara. Les frontaux d'ovidés avec leurs cornes, ainsi que les crânes des mouflons auraient jadis orné le seuil des demeures libyennes et des grottes où habitaient les montagnards néolithiques de l'Atlas. Certaines tribus berbères actuelles cependant, comme les Aissouas, attribuent toujours au bélier des pouvoirs totémiques et chez d'autres Berbères encore le bucrâne est un talisman jalousement gardé pour se protéger du mauvais oeil.

Le bucrâne a été d'ailleurs stylisé dans les reproductions en des nombreuses gravures rupestres et poteries nord-africaines. Sa schématisation est celle d'un croissant et dans d'autres cas d'une figure esquissée en forme d'"U". Frobenius et H. Obermaier ont trouvé parmi les gravures de Chellala trois de ces signes unis, ce qui paraît à peu près identique à certains signes mystérieux découverts sur les rocs du sanctuaire rupestre canarien de "Las Cuatro Puertas". On peut même supposer que le bucrâne avait chez les Canariens la même signification totémique que chez les anciens Berbères.

Les plumes qui couvraient la tête des indigènes des îles de Lanzarote et Fuerteventura, et que l'on retrouve chez les Ibères, étaient aussi une coutume d'origine libyenne. L. Frobenius et H. Obermaier disent, dans leurs monographies sur l'Atlas saharien, que la mode des coiffures de plumes, chez les personnages néolithiques nord-africains, se trouve confirmée par les images de Tiout, où l'on voit trois hommes, dont un archer, coiffés d'une couronne des plumes d'autruche. D'ailleurs, dans les gravures du tombeau de Sêti I^{er}, en Egypte, on reconnaît très bien tous les Libyens ayant les têtes surmontées de plumes d'autruche. Les Nasamons et les Garamantes, les plus purs parmi les Libyens, aimaient particulièrement cette fière coiffe et cet usage se prolongea longtemps, si on songe que Corripus en parle dans ses *Joannides*, quatre siècles après J. C. La fameuse princesse berbère dont on a découvert la sépulture à Tin Hinane, dans le Hoggar—et que la fantaisie de Pierre Benoit a rendue célèbre sous le nom d'Antinea—, portait également des plumes blanches dans ses cheveux blonds. Aujourd'hui il n'est pas rare d'assister à des fantaisias guerrières berbères, où des hommes miment les combats et dansent coiffés d'un bonnet plumeux.

Certains ethnographes espagnols ont lourdement insisté sur les libations de lait et sur les offrandes de beurre que les insulaires des Canaries auraient versées sur les autels rupestres de leurs temples ou sur les sommets de leurs montagnes sacrées. La présence des fragments de poteries qui doivent avoir servi aux pèlerins et aux fidèles pour un usage cultuel, les a renforcé dans cette thèse. Cependant les trouvailles archéologiques dans l'Archipel confirment de plus en plus que les rites et les croyances des Canariens ne se différenciaient guère du mysticisme libyco-berbère des temps pre-islamiques. Ces mêmes cérémonies naturalistes étaient largement célébrées, et le sont encore, dans l'Atlas au solstice d'été. Mais ce sont surtout des animaux, chèvres, moutons et boeufs, que les Libyens sacrifiaient au dieu solaire, à la pluie et à la nature nourricière. Les récipients en terre cuite recueillaient le sang des victimes, qu'ensuite on versait sur l'autel du sacrifice. Pourquoi ne pas penser que les rigoles cannelées par les Canariens dans les dalles en pierre qui servaient d'autels et qui aboutissaient dans de petits creux circulaires, étaient destinées à convoyer le sang des victimes coulant sous les lames d'obsidienne des offrants ?

Les grands pèlerinages collectifs qui avaient lieu à Gran Canaria étaient pareils, ou presque, à ceus des Libyens, qui, eux aussi, faisaient apporter par des femmes jusqu'au lieu du culte, des branches de palmiers qu'elles brûlaient ensuite. La direction et l'intensité de cette fumée qui montait vers le ciel du sommet d'une montagne sacrée, de même que celle produite par la combustion des animaux, étaient interprétées par les augures de la tribu qui, comme aux îles Canaries, implorait la divinité pour avoir de la pluie, ou pour sa récolte ou pour son bétail. (Cela ne contredit pas l'existence d'offrandes en nature chez les Canariens. Même chez les Berbères du proche continent africain, les femmes et les enfants jetaient souvent des olives, des amandes, des figues, des dattes et même du beurre sur le feu de joie rituel.)

Il a été découvert à Gran Canaria un objet en argile "non identifié" (version officielle de l'archéologue espagnol) qui s'est révélé être un ex-voto phallique, ayant eu sa place sur l'autel d'un temple souterrain. Cette trouvaille fut mise en relation avec une lointaine découverte du XIV^{ème} siècle, dûe à des navigateurs portugais qui, dé-

barqués à Gran Canaria, s'approprièrent une statuette représentant un homme (Hercule), portant un globe sur ses épaules, statuette qui avait été trouvée dans un lieu de culte rupestre.

Ce culte phallique, associé à la divinisation d'Hercule, qui doit aussi avoir existé chez les Canariens, était aussi d'origine purement libyenne. Le même culte était en honneur à l'époque néolithique sur toute la côte du Maroc. Au Cap Spartel, à l'ouest de Tanger, une grotte sacrée et habitée jadis par les néolithiques, ancêtres des Guanches, a été découverte. Cette grotte aussi avait été consacrée à Hercule. Etant donné que ces néolithiques nord-africains, tout comme les Canariens, vivaient grâce aux animaux tels que le chèvre, le mouton et le porc, l'organe sexuel mâle qu'ils vénéraient n'était pas, comme certains voulant le croire, humain, mais animal (phallus du bélier), ce qui explique sa forme et sa taille.

Tout laisse donc supposer que les Canariens, comme leurs voisins africains, célébraient des fêtes rituelles consacrées à la fécondation, moins innocentes peut-être que les longues processions populaires dirigées par les vierges "harimaguadas" qui, lors de leurs descentes des montagnes sacrées aux rivages de l'Océan, se limitaient à lancer des invocations et à frapper les vagues de branches de palmier. Nicolas de Damas conte une de ces fêtes de la fécondation célébrée par les Libyens de la région de Gabés, et qui fut appelée "fête de l'erreur". Le jour qui suit le coucher des Pléiades (ce jour triste qui marque le début de novembre), les hommes et les femmes de la tribu se réunissaient tous dans le désert. Ils consommaient un copieux repas à base de mouton rôti. Le festin au grand air terminé, ils se retiraient tous dans une caverne où, dans la semi-obscurité, chaque homme prenait possession de la femme qu'il rencontrait.

La même fête était célébrée, selon Léon l'Africain, près de la fontaine aux idoles d'Aïn-el-Açnam, dans les montagnes au sud de Sefrou, au Maroc. C'est là que vit encore de nos jours une tribu berbère troglodyte, les Bahloula, qui ont conservé certaines moeurs propres à l'antiquité libyenne. Cette tradition rituelle vit de nos jours dans diverses localités du Maroc septentrional, notamment à Sefrou, Oujda, Oued Saoura et à Taza chez les Beni-Mahsen. L'entrée des cavernes consacrées à ce genre de culte a été toujours rigoureusement interdite aux étrangers. Mais de tous les Berbères ce sont les Beni-

Mahsen qui méritent le plus d'intérêt pour leurs reminiscences païennes. Comme les anciens, ils célèbrent cette fête de la fécondation en automne, dans une véritable nuit d'orgie ¹⁴.

Chez d'autres peuplades berbères d'Afrique du Nord, la même fête se célébrait par une grande manifestation de mysticisme collectif. Au printemps, un cortège des femmes pieuses, suivies des autres membres de la tribu, sortait du village pour accompagner jusqu'au seuil d'une grotte sacrée un jeune homme et une jeune fille vierges, désignés pour accomplir le rite. Toute la foule se massait à l'entrée de la grotte où l'union charnelle du jeune couple, qui incarnait les forces vives de la nature, était consommée. Et dans cet acte, la tribu saluait le renouveau perpétuel de la création destiné à féconder, une année encore, leur sol et leur bétail.

Enfin la coutume de Gran Canaria qui donnait aux "Guanartêmes" le droit du seigneur sur les jeunes mariées, était aussi observée chez les anciens Libyens.

2.—Rites funéraires.

Les rites canariens d'inhumation et presque toutes leurs formes de sépultures appartiennent également à la période néolithique des peuples nord-africains et sahariens.

Cadamosto dit ¹⁵ qu'une relique du roi qui venait de mourir—on ne peut établir exactement s'il s'agit de tout le crâne, ou de la mâchoire inférieure, ou d'un os du bras—devenait le signe important de la dignité du nouveau roi et, sur cette relique, les guarpres et les vassaux prêtaient serment. C'est un trait qui se retrouve dans l'ensemble des territoires africains, où la mâchoire inférieure et le cordon ombilical jouaient le rôle de reliques royales. De même pour Ténérife, il reste certain qu'aux funérailles du chef des jeunes héros s'immolaient. Les participants à la cérémonie remettaient à celui qui si

¹⁴ Cette coutume aurait survécu même dans le midi de la France jusqu'au XVI^{ème} siècle. Les adeptes des sectes hérétiques, manichéens, cathares et vaudois, si l'on en croit les documents laissés par les tribunaux de l'Inquisition, se rassemblaient dans la maison d'un coreligionnaire le jour fixé. La nuit venue, ils éteignaient toutes les lumières et prononçaient la phrase fatidique: "Qui habet habeat", en se livrant à l'accouplement occasionnel.

¹⁵ Alvisio di Cadamosto: *Delle sette Isole Canarie e delli loro costumi* (1445-1457).

immolait des confidences, des invocations et des prières au roi et aux autres morts. Celui qui s'immolait recevait de grands honneurs et ses parents étaient élevés à des hautes dignités.

On a constaté également à Gran Canaria des suicides avec invocation à l'Être Suprême. Les hommes portaient de la nourriture aux morts, les femmes aux mortes, et ils dormaient sur les tombeaux des ancêtres comme en Sardaigne, à Malte et en Afrique du Nord. Les tumulus se trouvent depuis l'âge néolithique jusqu'à nos jours dans tout le Sahara et dans l'Atlas, ainsi que les tombes cylindriques que Reygasse appelle "chonchets". Tous les types de sépultures canariennes ont des centaines de "sosias" depuis plus de quatre mille-années dans les localités de l'Afrique du Nord que le récent ouvrage sur les monuments funéraires pré-islamiques du Prof. Reygasse a pleinement illustrée. L'origine des constructions funéraires canariennes a été un sujet inépuisable de controverses et a donné lieu aux hypothèses les plus fantaisistes de la part des historiens qui y voyaient, soit l'oeuvre légendaire des Atlantes, soit les vestiges d'une colonisation celte, germanique et même viking!

La vérité semble être bien plus simple et circonscrite: dans ce domaine aussi, les îles Fortunées n'étaient qu'une appendice de l'ancien monde néolithique méditerranéen. Il est, cependant, une particularité qui nous remplit d'admiration et de stupeur, en ce qui concerne les travaux sépulcraux: alors que les grottes funéraires creusées dans le roc par les proto-berbères d'Afrique du Nord l'ont été à l'aide d'instruments métalliques, les "cuevas" des Canariens l'ont été uniquement par de petits outils en pierre!

Ces sépultures nord-africaines nous révèlent un autre détail anthropologiquement saisissant: les types humains dont on a exhumé les dépouilles mortelles, étaient aussi bien ceux de blancs cromagnonides, de hamito-sémitiques que de métis négroïdes—exactement les trois types raciaux classés par Verneau dans son examen des crânes canariens. Cela pourrait donc signifier que ces trois types se trouvaient déjà mélangés dans la couche ethnique vivant à l'âge néolithique et qu'il ne faudrait pas attribuer forcément à l'une d'elle, ou à chacune isolément et successivement, le peuplement des îles Fortunées.

V

CARTHAGE ET LES CANARIES.

1.—*La preuve de la langue.*

Cependant, même si l'on a tenté d'établir l'origine orientale et méditerranéenne de la deuxième couche culturelle canarienne, on ne saurait pas trop se hasarder quant à la date précise à laquelle ces porteurs de la civilisation continentale auraient débarqué aux îles.

Diverses hypothèses sont à retenir pour la datation initiale de la migration néolithique. Si on admet que cette vague a atteint les Canaries dès le deuxième millénaire, tout juste après l'Afrique du Nord, alors les nouveaux débarqués n'apportèrent sans doute pas l'écriture, mais seulement les quelques signes idéographiques d'inspiration égéenne.

On doit donc admettre, qu'il y eut fatalement ensuite, c'est à dire dans le premier millénaire, déjà en pleine époque carthaginoise, une troisième vague de colonisateurs nord-africains qui apportèrent cette écriture libyque que l'on a constamment décelée parmi les inscriptions rupestres de l'Archipel. La placer à une époque plus récente, par exemple à la suite de l'invasion de l'Afrique par les Romains ou encore par les Arabes, se serait scientifiquement absurde, car les dialectes canariens n'auraient pas eu, en ce cas, le temps de se détacher tellement de leur langue-mère et surtout de se différencier entre eux. Il faut bien des siècles pour qu'un idiome puisse se modifier au point de paraître incompréhensible à ceux qui parlent la langue d'origine. D'autant que dans ce cas précis, le dialecte a revêtu autant de nouvelles particularités qu'il y avait d'îles.

Là réside d'ailleurs le véritable intérêt du problème linguistique canarien. Si la langue parlée par les insulaires était de l'ancien berbère, voire du libyque, il va de soi qu'ils parlaient, donc, au XV^{ème} siècle, lorsque les Espagnols les soumièrent, une langue qui, sur le continent proche, était morte depuis longtemps. Ils parlaient cette même langue ancienne méditerranéenne, apparentée aux autres langues des peuples pre-sémitiques et pre-indioeuropéens, dont les inscriptions épigraphiques ont été découvertes si nombreuses en

Les emplacements occupés par les Sémites à Gran Canaria ont été d'ailleurs parfaitement localisés. Ils vivaient dans la zone méridionale de l'île, qui est sa partie la plus déserte et la plus ingrate, et dans toute la petite presqu'île de La Isleta, à l'extrémité Nord-Est de Gran Canaria. Cela laisse supposer qu'ils arrivèrent alors que l'Archipel était déjà habitée par une population bien établie, qui vraisemblablement ne permit pas aux nouveaux arrivants de se mêler à elle et de pénétrer dans les régions les plus habitées et hospitalières.

A Hierro (ou Héro), certaines moeurs, ainsi qu'une certaine onomastique, laisse aussi penser sérieusement à une forte immixtion d'éléments arabes. Le nom de "bimbachos" que les chroniqueurs de la conquête nous rapportent comme étant celui des insulaires de Hierro, pourrait être une déformation de "benbaschis", tribu arabe du Maroc et de provenance, parait-il, sud-arabique. De même, il n'est pas de doute sur la racine arabe du nom qu'il donnait à leur prison souterraine: "beni-sahare". C'est la seule île de l'Archipel où la loi du talion était appliquée avec une telle rigueur et une telle fidélité à formes originelles du Hedjaz, et où la polygamie s'était maintenue jusqu'à la conquête comme le seul principe de vie conjugale reconnu et accepté par la coutume.

Toujours en ce qui concerne le peuplement de l'Archipel, signalons un dernier point, concernant la population de l'île de Gomera. Verneau a tout de suite reconnu que cette île est celle qui contenait le groupe humain le plus compact et le plus homogène de l'Archipel et celui qui devait présenter le plus d'analogies avec les Berbères d'Afrique du Nord. Un parallèle entre les anciens habitants de cette île et le groupement berbère homonyme du Rif espagnol, avait déjà été posé par Berthelot. Malheureusement aucune étude sérieuse n'a été faite jusqu'à ce jour sur l'île de Gomera, ni sur les Berbères gomériens du Maroc espagnol, qui d'ailleurs, réduits aujourd'hui à trois tribus seulement dans une région entièrement arabophone, ont été oubliés par presque tous les berbérissants.

L'hypothèse émise par Berthelot a été récemment reprise par le professeur André Basset qui nous avait chargé, en 1952, de faire une première enquête sur l'exacte localisation géographique des actuels berbères gomériens et de dresser une statistique des éléments vivants. Il est à souhaiter que dans un proche avenir des recherches histo-

riques soient commencées également par les canariologues en vue d'examiner l'éventualité suivant laquelle les gomériens auraient pu passer dans l'Archipel Canarien et peupler l'île de Gomera. Une fois de plus, il s'agirait d'une population de montagnards, de moeurs et de culture totalement continentales, qui n'auraient jamais pu, même habitant une île, se transformer en navigateurs.

Pourtant cette absence de connaissances maritimes reste étonnante chez les anciens Canariens, si l'on pense que les îles sont si rapprochées les unes des autres que l'on peut les distinguer à l'oeil nu.

Comment peut-on expliquer que pendant des siècles aucun habitant d'une des nombreuses îles n'ait jamais eu l'idée, ne fut-ce que par curiosité, de tenter par tous les moyens de franchir le bras de mer, même à bord d'un simple canot creusé dans le tronc d'un arbre? Le seul indice acceptable, et qui pourrait servir de base à une étude sur ce sujet, est celui des croyances religieuses et superstitieuses dont la mer était l'objet chez les anciens habitants des îles, de telle sorte que, dans le culte canarien, les cérémonies de la mer tenaient une place de premier plan.

L'eau de l'Océan aurait pu exercer sur la psychologie des indigènes une emprise mystique et surnaturelle qui l'aurait fait considérer comme un élément sacré, inviolable et inaffrontable. Les Guanches de l'île de Ténérife, par exemple, haïssaient l'eau à tel point qu'aucun d'eux ne savait nager. Lors de la sanglante bataille de Acentejo, pendant la conquête de Ténérife, les guerriers guanches qui, dans la poursuite d'un groupe d'Espagnols ayant réussi à se réfugier sur un écueil, à quelque mètre de la plage, tentèrent de les rejoindre en traversant le petit bras de mer, se noyèrent tous.

Une autre solution à cet enigma serait que les premiers habitants de l'Archipel y soient arrivés portés par une terrible tempête qui avait mis leurs vies en danger pendant de nombreux jours et que là, sur l'Océan inconnu et déchaîné, en proie à toutes les angoisses et saisis par la mort, ils auraient fait serment aux divinités tritonniennes que s'ils débarquaient sains et saufs sur une terre quelconque, jamais plus ils n'oseraient violer leurs vagues et toucher le terrible Océan. Sauvés par l'apparition miraculeuse à l'horizon des îles Canaries, ils se souvinrent de leur serment. La terreur sacrée de l'Océan,

ainsi que l'engagement solennel contracté entre eux et les dieux grâce auquel leur cauchemar prit fin, furent transmis aux générations successives, jusqu'à devenir un principe inébranlable de la religion insulaire—que les immigrants postérieurs, s'assimilant tout à fait à la civilisation pastorale locale, acceptèrent eux aussi. Ce que l'on peut dire sûrement c'est que pour les insulaires de l'antiquité canarienne, l'Archipel des Fortunées—et surtout l'île qu'ils habitaient—était tout leur univers, celui de leurs pères et celui de leurs enfants.

Ce n'est que chez les Guanches de l'île de Ténérife que le souvenir d'une origine méditerranéenne ne s'était jamais éteint. Encore au XVII^{ème} siècle, lorsqu'un étranger demandait aux vieux habitants de cette île s'ils savaient d'où leurs ancêtres étaient venus, ils répondaient invariablement: "Nos pères nous ont dit que Dieu nous a mis sur cette île, qu'ici il nous oublia, mais qu'un jour il reviendra à nous sur le soleil qu'il fait naître chaque matin, d'où nous sommes issus."

BIBLIOGRAPHIE

- ABERCOMBY, F.: *The prehistoric pottery of the Canary Islands and its makers*. "Journal of R. Anthropological Institut", t. XLVI, London, 1914.
- ABREU GALINDO, Juan: *Historia de la conquista de las siete islas de Gran Canaria*, écrite entre 1592 et 1606, mais traditionnellement en 1632. Editée par Ière fois en 1848 à Santa Cruz de Tenerife.
- ALCINA FRANCH, José: *Las Pintaderas de Canarias y sus posibles relaciones*. ANUARIO DE ESTUDIOS ATLÁNTICOS. Madrid, 1956.
- ALMAGRO BASCH, Martín: *Prehistoria del Norte de Africa y del Sahara Español*. Madrid, 1951.
- ALVAREZ DELGADO, Juan: *Miscelánea guanche, I, Benahoare*. La Laguna, 1942.
- *Petroglifos de Canarias*. Madrid, 1949.
- *Sobre la alimentación indígena de Canarias. El gofio*. Madrid, 1946.
- *¿Semitismos en el guanche de Canarias?* ANUARIO DE ESTUDIOS ATLÁNTICOS. Madrid, 1955.
- *Antropónimos de Canarias*. ANUARIO DE ESTUDIOS ATLÁNTICOS. Madrid, 1956.
- *La navegación entre los canarios prehistóricos*. Madrid, 1950.
- ARGÜELLO, Pedro de: *Crónica de las Islas Canarias, en que se refiere cómo se ganaron de los naturales dellas, enmendada por Hernández-Ortiz en el año 1526*.
- ARRIBAS, Cipriano: *A través de Tenerife*. Santa Cruz de Tenerife, 1900.
- AVELINA MATA y SERRA RAFOLS: *Los nuevos grabados rupestres de la isla de La Palma*. "Rev. de Hist.", VII, 1940-41.
- AVEZAC, M. D.: *Isles de l'Afrique*. Paris, 1848.
- AZURARA, Gomes E. de: *Chronica do descobrimento e conquista de Guiné, escrita por mandato de el Rei D. Alfonso V [1448]*. Paris, 1841.
- BAILLY: *Lettres sur l'Atlantide de Platon*. Paris, 1845.
- BALOUT, L.: *Préhistoire de l'Afrique du Nord*. Alger, 1956.
- BALOUT, L.-BRIGGS: *Mechta-el-Arbi*. Trav. lab. Bardo III, 1951

- BARKER-WEBB, Ph., et S. BERTHELOT: *Histoire Naturelle des Îles Canaries*. Paris, 1839.
- BARRAS DE ARAGÓN, F.—*Estudio de los cráneos antiguos de Canarias existentes en el Museo Antropológico Nacional*. Madrid.
- *Medidas e índices de los cráneos guanches*. Madrid, 1921.
- *Cráneo de raza guanche*. Madrid, 1915.
- *Notas de una breve excursión a las Islas Canarias*. Madrid, 1926.
- BASSET, Henri: *Le culte des grottes au Maroc*.
- BATLLORI Y LORENZO, J.: *El último Guanarteme*. "El Museo Canario", t. 8, 1900. Las Palmas.
- *La Gran Canaria antes de Andamana*. "El Museo Canario", t. 7 et 8. Las Palmas, 1900.
- *El Cenobio de Valeron*. "El Museo Canario", t. X. Las Palmas, 1901.
- *La cueva pintada*. "El Museo Canario", t. 9.
- *Un descubrimiento notable*. "El Museo Canario", t. 8.
- BAUMGARTEM, E.: *Kunstgewerbe auf Kanarischen Inseln*. Berlin, 1929.
- BENÍTEZ, A. J.: *Historia de las Islas Canarias*. Santa Cruz de Tenerife, 1912.
- BENÍTEZ PADILLA, S.: *Ensayo de síntesis geológica del Archipiélago Canario*. "El Museo Canario". Las Palmas, 1945.
- BENÍTEZ INGLOT, C.: *Instituciones primitivas del derecho en la Gran Canaria*. Las Palmas, 1927.
- BENZONI, Girolamo: *La Historia del Mondo Nuovo*. Venezia, 1572.
- BERSERTNY, A.: *L'Atlantide*. Ed. Payot, Paris, 1935.
- BERTHELOT, S.: *Ethnographie et annales de la conquête des Îles Canaries*. Paris, 1842.
- *Antiquités Canariennes*. Paris, 1879.
- *Mémoire sur les guanches*. "Mém. Soc. d'Ethn.", t. II. Paris, 1841-1845.
- *Notices sur des caractères hiéroglyphiques gravés sur des roches volcaniques aux Îles Canaries*. "Bull. de la Soc. de Géog.", t. IX. Paris, 1875.
- *Nouvelle découverte d'inscriptions lapidaires à l'île de Fer*. "Bull. de la Soc. de Géog.", t. XII. Paris, 1876.
- BERTHOLON: *Essai sur la religion des libyens*. "Revue Tunisienne", 1909.
- BÉTHENCOURT AFONSO: *Conchas prehistóricas de Tenerife*. Madrid.
- *Notas para los estudios prehistóricos de las Islas de Gomera y Hierro. El silbo articulado en la Gomera*. "Revista de Canarias". La Laguna, 1881.
- *Dos palabras en relación al estudio de los aborígenes de Canarias*. "Revista de Canarias". La Laguna, 1880.
- *El sistema religioso de los antiguos gomeros*. "Revista de Canarias". La Laguna, 1881.
- BOCCACIO, Giovanni: *De insulis reliquis ultra Hispaniam in Oceano noviter repertis*. Biblioteca Laurenziana. Firenze.
- BONNET, B.: *Estudios etnográficos. Los primitivos habitantes de Canarias*. "Revista de Historia", t. IV. La Laguna, 1930.
- *De Antropología: estudio de los cráneos antiguos de Canarias*. "Revista de Historia", t. V. La Laguna, 1933.
- *El mito de los nueve Menceyes*. "Revista de Historia", t. VII. La Laguna, 1938.
- *La expedición portuguesa a las Canarias en 1341*. "Revista de Historia", n.º 62, 1943. La Laguna.
- BONNET, B., y SERRA RAFOLS, E.: *Conquista de la Isla de Gran Canaria*. "Fontes Rerum Canariarum". La Laguna, 1933.
- BORY DE ST. VINCENT: *Essais sur les Îles Fortunées*. Germinal An XI, Paris.
- BOSCH MILLARES, J.: *Los wormianos de los guanches*. "El Museo Canario". Madrid, 1933.

- BOULE-ARAMBOURG-VALLOIS-VERNEAU: *Les grottes paléolithiques de Beni Seguaal*. "Archives de l'I. P. H.", Mém. 13, 1934.
- BOURGUIGNAT: *Hist. des monuments mégalithiques de Roknia*.
- BOUTIER, P., et LEVERRIER, J.: *Histoire de la première découverte et conquête des Canaries, faite des Van 1402 par Messire Jean de Bethencourt, Chambellan du Roy Charles VI*. Edité par P. Bergeron. Paris, 1630.
- BOUTIER, P., et LEVERRIER, J.: *Le Canarien*, livre de la conquête et conversion des îles Canaries (1402-1422), édité par G. Gravier. Rouen, 1874.
- BUSTO Y BLANCO, F. del: *Topografía médica de las Islas Canarias*. Sevilla, 1864. "Archives de Medecine Navale", avril 1867.
- BUTE, F.: *On the ancient language of the native of Tenerife*. London.
- CADAMOSTO, A. de: *Delle sette isole Canarie e delli loro costumi*. Venezia, 1553.
- CADDEO, Rinaldo: *Le navigazione atlantiche di Alvise da Mosto, Usodimare e Niccoloso da Recco*. I. E. I., Milano, 1956.
- CALDERÓN Y ARANA, S.: *Los primitivos habitantes de las Islas Canarias*. Madrid.
- *Reseña de las rocas de la isla volcánica de Gran Canaria*. "An. Soc. Esp. Hist. Nat.", 1875.
- *Edad geológica de las Islas Atlánticas y su relación con los Continentes*. "Bol. Soc. Geogr. de Madrid", t. 16, 1888.
- CANALE, Michele G.: *Della scoperta delle Canarie per opera dei genovesi*. Genova, 1881.
- CHIL Y NARANJO, G.: *Estudios históricos... de las Islas Canarias*. Las Palmas, 1876.
- *Estudios antropológicos en Tenerife*. "El Museo Canario", t. II. Las Palmas, 1880.
- *La cerámica entre los guanches*. "El Museo Canario". Las Palmas, 1880.
- *Origine des premiers canariens*. Paris, 1875.
- *Importancia de las exploraciones*. "El Museo Canario". Las Palmas, 1882.
- *Cerámica isleña. Dos nuevos hallazgos*. "El Museo Canario". Las Palmas, 1889.
- *El dolmen de Tirajana*. "El Museo Canario", t. X, 1901.
- *Expedición a Guayadeque*. "El Museo Canario", t. I, 1880.
- Contribution à l'étude du peuplement des Iles Atlantides*. "Soc. de Biogéographie". Mémoire VII. Ed. P. Lechevalier, 12, rue de Tournon, Paris (1957).
- CORDEIRO, P. A.: *Historia insulana das ilhas a Portugal sugeitas*. Lisbonne, 1886.
- CORNAGLIA CASTIGLIONI: *Origine e distribuzione delle pintaderas preistoriche*. "Riv. Scienze Preist.". Firenze, 1956.
- COUPEAUD: *Chez les Atlantes*. Paris, 1928.
- D'ALBERTIS, E. A.: *Crociera del Corsaro alle Isole Madera e Canarie*. Torino, 1912.
- D'AMATO, G.: *Processo all'Atlantide di Platone*.
- DARIAS Y PADRÓN, D. V.: *Breves nociones sobre la historia general de las Islas Canarias*. La Laguna, 1934.
- *El árbol santo de la isla de Hierro*. "Rev. de Hist.". La Laguna, 1925.
- DIEGO CUSCOY, Luis: *Notas arqueológicas. Algunos ejemplares de cerámicas decoradas*. "Bol. Educ.". Santa Cruz de Tenerife, 1949.
- *Estudio acerca de las tabonas de los guanches*. Cuadernos de Hist. Primitiva del H. Madrid, 1947.
- *De arqueología canaria: Los molinos de mano*. "Rev. de Hist.", n.º 92. La Laguna, 1950.
- *Nota acerca de la industria lítica guanche*. "Rev. de Hist.", n.º 86-87. La Laguna, 1949.
- *La cerámica de Tenerife como elemento definidor de la vida guanche*. Barcelona, 1950.

- *El determinismo geográfico en la habitación del aborigen de las Islas Canarias*. "Atti I Congr. Inter. Preis. e Protostoria". Firenze, 1950.
- *Paletnología de las Islas Canarias*. Madrid, 1954.
- *Nuevas consideraciones en torno a los petroglifos del "Caboco" de Belmaco. La Laguna*, 1955.
- ESPINOSA, A. de: *Del origen y milagro de N. S. de Candelaria que apareció en la isla de Tenerife*. Sevilla, 1594.
- *The guanches of Tenerife*. London, 1907.
- FAIDHERBE (Général): *Ethnologie de l'Archipel Canarien*. "Rev. d'Anthr.", t. III. Paris, 1874.
- *Collection complète des inscriptions numidiques*. Paris, 1870.
- *Jeroglíficos de la isla de Hierro*. "Bol. Soc. de Geogr.". Madrid, 1876.
- FERNÁNDEZ NAVARRO, L.: *Observaciones geológicas en la isla de Gomera*. Madrid, 1918.
- FISCHER, E.: *Sind die alten Kanarien ausgestorben?* Berlin, 1930.
- *Estudios antropológicos sobre Tenerife*. Barcelona, 1930.
- FISCHER, Theob.: *Fortunatae Insulae*. "Pauly's R. Enciclop.", VII, 42.
- FRITSCH, K.: *Reisebilder von der Kanarischen Inseln*. Gotha, 1867.
- FRONT DE FONTPERTUIS, A.: *L'Archipel des Canaries et ses populations primitives*. "Revue de Géogr.", t. 10.
- GARCÍA BELLIDO, A.: *Fenicios y Cartagineses en Occidente*. Cons. Sup. Inv. Cient. Madrid, 1942.
- *Las navegaciones tartesias a lo largo de las costas africanas*. "Rev. Africa", 18-19-20. Madrid, 1943.
- GAUTIER, E. F.: *Gravures rupestres sud-oranaises et sahariennes*. "L'Anthropologie", t. XV, 1903.
- GLAS, G.: *History of the discovery and conquest of the Canary Islands* (Ms. de Fr. J. de Abreu Galindo). London, 1767.
- GÓMEZ ESCUDERO, P.: *Historia de la conquista de la Gran Canaria*. "El Museo Canario", t. X, 1900, et Galdar, 1936.
- GUIFFRIDA-RUGGIERI: *La successione e la provenienza delle razze europee pre-neolitiche e i pretesi Cro-Magnon delle Canarie*. "Rivista italiana di Paleontologia". Parma, 1916.
- HARDISSON, E.: *Un capitolo inédito de la "Descrittione de l'Isole Canarie" de Leonardo Torriani*. "Rev. de Hist.", La Laguna, 1947.
- HERNÁNDEZ BENÍTEZ, Pedro: *Vindicación de nuestras pintaderas*. "El Museo Canario", n.º 10. Las Palmas, 1944.
- *Inscripciones y grabados rupestres del Barranco de Balos*. "El Museo Canario". Las Palmas, 1945.
- *¿Eran monoteístas los antiguos canarios?* IV Cong. N. de Arqueol. Cartagena, 1951.
- HERNÁNDEZ PACHECO, E.: *Adornos de piedra de los antiguos habitantes de Lanzarote*. "Bol. de la R. Soc. Esp. de Historia Natural", 1908.
- HODGKIN, T.: *On the ancient inhabitants of the Canary Islands*. Edinburgh, 1845.
- HOOTON, E. A.: *The ancient inhabitants of the Canary Islands*. Cambridge, 1925.
- JAIMES DE SOTOMAYOR, A.: *Libro de la Conquista de la Isla de Gran Canaria y de las demás islas dellas*. 1639.
- JIMÉNEZ DE CISNEROS, Diego: *Contribución al estudio de las antigüedades guanches*. "Ibérica". Madrid, 1923.
- JIMÉNEZ SÁNCHEZ, Sebastián: *Datos sobre los molinos de mano*. "Rev. de Hist.". La Laguna, 1952.
- *La prehistoria de Gran Canaria*. La Laguna, 1945.

- *La necrópolis de Arteara*. "Rev. de Hist." La Laguna, 1942.
- *¿Silo colectivo o agadir de Valerón?* "Rev. de Hist." La Laguna, 1944.
- *Memoria de las excavaciones arqueológicas en la isla de Gran Canaria, en 1942-43-44*. Madrid, 1946.
- *Memoria de las excavaciones arqueológicas en las islas de Gran Canaria, Lanzarote y Fuerteventura en 1945-46-47-48-49-1951*. Las Palmas, 1952.
- *Nuevas aportaciones al conocimiento de las grafías y esculturas del Barranco de Balos*. Las Palmas, 1952.
- *Idolos de los canarios prehistóricos*. Madrid, 1947.
- *El yacimiento de La Montañeta de Moya*. "Rev. de Hist." La Laguna, 1950.
- *El yacimiento arqueológico de Fuente del Sao, en el Barranco de Guanarreme*. Las Palmas, 1945.
- *Breve reseña histórica del Archipiélago canario desde los aborígenes hasta nuestros días*. Las Palmas, 1944.
- *La prehistoria de Gran Canaria*. Madrid, 1947.
- *Cerámica neolítica de las islas de Fuerteventura y Lanzarote*. Las Palmas, 1946.
- *Excavaciones arqueológicas en Gran Canaria*. La Laguna, 1950.
- *El trigo, uno de los alimentos de los grancanarios prehistóricos*. La Laguna, 1952.
- *Yacimientos arqueológicos grancanarios descubiertos en 1951*. Las Palmas, 1952.
- *Nuevas estaciones arqueológicas en Gran Canaria y Fuerteventura*. Las Palmas, 1953.
- *Monumentos funerarios de los canarios prehistóricos*. Zaragoza, 1955.
- *Algunas manifestaciones del culto astral entre los grancanarios prehistóricos*. Zaragoza, 1956.
- *Lo canario, lo guanche y lo prehistórico*. Madrid, 1951.
- LÓPEZ DE GÓMARA, F.: *Hispania Victrix; primera parte de la historia general de las Indias*. Zaragoza, 1552.
- MANRIQUE, Antonio M.: *Estudio sobre el lenguaje de los primitivos canarios*. La Laguna, 1881.
- *La isla de Tenerife en los noventa primeros años de su conquista*. Las Palmas, 1905.
- *El gobierno dinástico entre los guanches*. Las Palmas, 1905.
- *Guanches y griegos. Los juegos nacionales*. Las Palmas, 1905.
- *Una piedra misteriosa*. Las Palmas, 1904.
- MANTECAZZA: *Río de la Plata e Tenerife*. Milano, 1877.
- MARCY, George: *A propos du vase de l'Oued Mellah*. "Bull. Soc. Praeh. du Maroc". Rabat, 1933.
- *Une province lointaine du monde berbère: les Iles Canaries*. "Bull. de l'Enseignement public". Maroc, 1932.
- *Introduction à un déchiffrement méthodique des inscriptions "tiffinagh" du Sahara central*. "Hesperis". Paris, 1937.
- *El apóstrofe dirigido por Iballa en lengua guanche a Hernán Peraza*. "El Museo Canario". Madrid, 1934.
- MARÍN Y CUBAS, Tomás: *Historia de las siete islas Canarias*. "El Museo Canario", t. XI. Las Palmas, 1901.
- MARTÍNEZ SANTA-OLALLA, Julio: *Los nuevos grabados rupestres de Canarias y las relaciones atlánticas*. "El Museo Canario", 1947.
- *El Sahara español anteislámico*. Madrid, 1944.

- MATEU, Joaquín: *Grabados rupestres de los alrededores de Smara*. "Ampurias". Barcelona, 1947.
- MENDES CORREA: *Un problema paleográfico*. "Rev. de la Fac. de Letras do Porto", n.º 1-2. Porto, 1920.
- NAVARRO TORRENS: *Embalsamamientos de cadáveres. Momias canarias*. "El Museo Canario", t. IV. Las Palmas, 1882.
- NÚÑEZ DE LA PEÑA, J.: *Conquista y antigüedades de las islas de la Gran Canaria*. Madrid, 1676-Santa Cruz, 1847.
- OSSUNA Y VAN DEN HEEDE: *La inscripción de Anaga*. Santa Cruz, 1889.
- PADRÓN, Aquilino: *Relación de unos letreros antiguos encontrados en la isla de Hierro*. Las Palmas, 1874.
- PARETO, Bartolomeo: *Carte cosmografiche genovesi accolite dal pontefice Nicolo V*. 1455.
- PERAZA DE AYALA, J.: *El derecho en la prehistoria de las Islas Canarias*. "Rev. de Hist.", t. IV. La Laguna, 1930.
- PÉREZ DE BARRADAS, José: *Estado actual de las investigaciones prehistóricas sobre Canarias*. Las Palmas, 1939.
- PÉREZ EMBID, F.: *Los descubrimientos en el Atlántico y la rivalidad castellano-portuguesa hasta el tratado de Tordesillas*. Escuela de Estudios Hispano-americanos. Sevilla, 1948.
- PERICOT, Luis: *Algunos nuevos aspectos de los problemas de la prehistoria canaria*. "Anuario de Estudios Atlánticos". Madrid-Las Palmas, 1955.
- PITARD, J., et L. PROUST: *Les îles Canaries; flore de l'Archipel*. Paris, 1909.
- FORLIER, A.: *Disertación histórica sobre quiénes fueron los primeros pobladores de las Islas Afortunadas*. 1753.
- *Disertación histórica sobre la época del primer descubrimiento, expedición y conquista de las Islas Canarias*. 1781. Bibliot. Acad. Hist. de Madrid.
- PLINIO: *Nat. Historiae*, VI, 201.
- Portolano Mediceo di un genovese del 1351*. Bibl. Laurenziana. Firenze.
- REYGASSE, M.: *Observations sur les techniques paléolithiques Nord-Africaines*. Constantine, 1921.
- RICARD, R.: *A propos du langage sifflé des Canaries*. "Hesperis", t. XV. Paris, 1932.
- RÍO AYALA, Juan, y DORESTE GARCÍA: *Contribución al estudio de la arqueología prehistórica canaria*. "El Museo Canario", 1935.
- ROISEL: *Etudes antehistoriques: les Atlantes*. Paris, 1874.
- SEGRE, M.: *Le cognizioni di Giuba Mauritano sulle Isole Fortunato*. "Riv. Geogr. Italiana", XXXIV, 1927.
- SERRA RAFOLS, Elias: *Los árabes y las Canarias prehispanicas*. "Rev. de Hist.", XV. La Laguna, 1949.
- SIMÕES DE PAULA, E.: *Marrocos e suas relações com a Iberia na antiguidade*. Livraria Martins Editoria. Sao Paulo do Brezil, 1946.
- SUARES, U.: *Un manuscrito português do sec. XVI e o problema guanche*. "Rev. de Faculdade de Letras". Porto, 1920.
- TORRES CAMPOS, R.: *Carácter de la conquista y colonización de las Islas Canarias*. Madrid, 1901.
- TORRIANI, Leonardo: *Descrittione et historia del Regno del Isole Canarie già dette Fortunato con el parere delle loro fortificatione*. Ms. 1594, Bibliot. Universidad de Coimbra.
- *Vasos guanches (de la isla de La Palma)*. "El Amigo del País", t. II, pp. 80-8-. Santa Cruz de Tenerife, 1867.
- VASSEL, M.: *Bélier de Baal Ammon*. "Rev. Archéol.", 1921.

- VAUFREY, Raymond: *Préhistoire de l'Afrique*, t. I. Le Maghreb, 1955.
- VERNEAU, R.: *La race de Cro-Magnon*. "Rev. d'Anthrop.", Paris, 1878.
- *De la pluralité des races anciennes de l'Archipel Canarien*. Paris, 1878.
- *Pintaderas de las Islas Canarias*. Madrid, 1883.
- *Las pintaderas de Gran Canaria*. Paris, 1884.
- *L'Atlantide et les Atlantes*. "Rev. Scientifique", t. XLII. Paris, 1888.
- *Habitations, sépultures et lieux sacrés des anciens canariens*. "Revue d'Ethn.", tome VIII. Paris, 1889.
- *Cinq années de séjour aux Iles Canaries*. Paris, 1891.
- *Le langage sans paroles*. "L'Anthr.", t. XXXIII. Paris, 1923.
- VIANA, Antonio de: *Antigüedades de las Islas Afortunadas, en verso suelto y octava rima*. Sevilla, 1604.
- VIERA Y CLAVIJO: *Historia de las Islas Canarias. 1772-83*. Las Palmas, 1932- Santa Cruz de Tenerife, 1881.
- WÖLFEL, D. J.: *Los problemas capitales del Africa Blanca*. "El Museo Canario", 1944-45. Las Palmas.
- *Leonardo Torriani*. Leipzig, 1940.
- *Los indígenas canarios, problema central de la Antropología*. Santa Cruz de Tenerife, 1932.
- *Quienes fueron los primeros conquistadores y obispos de Canarias*. (Documentos desconocidos acerca de la historia primitiva de Canarias.) "Investigación y Progreso", año V, pp. 130-136. Madrid, 1931.
- *Un episodio desconocido de la conquista de la isla de La Palma*. (Nueva contribución documental a la Historia de Canarias.) "Investigación y Progreso", año V, pp. 101-103. Madrid, 1931.
- *La Curia Romana y la Corona de España en la defensa de los aborígenes canarios*. "Anthropos", t. XXV, pp. 1011-1083. Wien, 1930.
- *Un jefe de tribu de Gomera y sus relaciones con la Curia Romana*. "Investigación y Progreso", t. IV, pp. 103-105. Madrid, 1930.
- *Les religions préindoeuropéennes*. Vienne, 1950.
- *Bericht über eine Studienreise in die Archive Roms und Spaniens zur Anfechtung der Vor und Frungeschichte der Kanarischen Inseln*. "Anthropos", t. XXV, pp. 711-724. Wien, 1930.
- *Informe sobre un viaje de estudios a los archivos de Roma y España para ilustrar la historia primitiva de las Islas Canarias*. "Revista de Historia", t. V, pp. 25-29, 101-106. La Laguna, 1932.
- ZUAZNAVAR Y FRANCIA, J. M.^a de: *Compendio de la Historia de Canarias*. Madrid, 1816.